

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

La Bromidrose

M. le docteur Bérillon vient de faire à la Société de médecine de Paris une curieuse communication sur une particularité physique, spéciale aux Boches.

Un grand nombre de médecins français, lorsqu'ils ont eu à soigner des blessés allemands, ont reconnu spontanément qu'une odeur spéciale, très caractéristique, émanait de ces blessés. Tous sont d'accord pour affirmer que cette odeur, par sa fétidité, affecte péniblement l'odorat. En effet, dans un hôpital ou une ambulance, elle est appréciable même lorsqu'il ne se trouve qu'un seul blessé allemand.

L'enquête que j'ai entreprise sur cette question est venue pleinement confirmer mes impressions personnelles antérieures.

Il n'est pas douteux qu'il se dégage des Allemands une odeur spécifique, *sui generis*, et que cette odeur est particulièrement fétide, nauséabonde, imprégnante et persistante.

On ne la constate pas seulement sur les sujets blessés ou malades. Elle est également l'apanage de ceux qui sont bien portants. Plusieurs officiers français m'ont déclaré qu'ayant eu à accompagner des détachements de prisonniers allemands, ils étaient obligés de détourner la tête tant l'odeur nauséabonde qui se dégageait de ces hommes les incommodait.

Des officiers d'administration, ayant dans leurs attributions de recueillir et de classer les objets trouvés sur les prisonniers, m'ont dit que les billets de banque trouvés sur les Allemands étaient imprégnés à un tel point de cette odeur désagréable qu'ils étaient dans la nécessité de les désinfecter. Il en était de même pour les divers papiers et tous les autres objets.

La bromidrose (de *brômos*, puanteur, et *idrô*, sueur) est une des affections les plus répandues en Allemagne. La preuve de sa fréquence résulte de l'importance qui lui est attribuée dans les traités spéciaux consacrés aux maladies cutanées. La description la plus complète de la bromidrose généralisée a été faite par Hébra; c'est lui qui, après en avoir constaté l'extrême fréquence chez les sujets allemands, lui a donné son nom.

En Alsace, c'est une habitude de dire que lorsqu'un régiment allemand passe, l'odeur nauséabonde qu'il a dégagée ne met pas moins d'une demi-heure à se dissiper. Plusieurs aviateurs m'ont affirmé qu'ils arrivaient au-dessus d'agglomérations allemandes, ils en sont avertis par une odeur dont leurs narines sont affectées.

La bromidrose localisée à la région plantaire ou généralisée à toute l'étendue de la surface cutanée est une affection endémique dans les quatre provinces du Brandebourg, du Mecklembourg, de la Poméranie et de la Prusse orientale. C'est une affection originellement prussienne; par la diffusion de l'élément prussien et par son mélange avec

les autres éléments allemands, elle s'est étendue à toute l'Allemagne.

L'impression ressentie est exprimée d'une manière différente par les observateurs. Les uns disent que l'odeur de l'Allemand est analogue à celle qui se dégage des clapiers de lapins. D'autres la comparent à un relent de ménagerie mal tenue, pendant l'été. Il en est aussi qui la rattachent à l'odeur aigrelette des fermentations lactiques, de la bière répandue sur le sol, de barils ayant renfermé des salaisons, du petit salé. J'ai entendu exprimer l'opinion que l'odeur exhalée par les Allemands est analogue à celle qu'on perçoit chez un grand nombre de vieillards arrivés à la période de la décrépitude.

De ces recherches, je suis arrivé à la conclusion qu'il s'agit non d'une odeur due à des conditions spéciales d'hygiène ou d'alimentation, mais d'une odeur spécifique de race. Cette odeur aurait son origine dans l'influence particulière du sol, ce serait en quelque sorte une odeur de *terroir*.

Le Président de la République aux armées

Le Président de la République a passé aux armées les journées de mardi et de mercredi. Il s'est d'abord rendu à Hébuterne, où il a visité nos lignes de défense et vu le terrain gagné à la ferme de Touvent. Puis il est allé féliciter les troupes des divers corps d'armée qui ont pris part, depuis quelques semaines, aux opérations engagées au nord d'Arras.

Le Ministre de la guerre à St-Cyr

Le ministre de la guerre est rentré mercredi soir du voyage qu'il a fait dans la zone des armées. M. Millerand l'a terminé par une visite inopinée à Saint-Cyr, dans l'après-midi de mercredi. Il s'est fait présenter les différentes unités d'élèves d'infanterie et de cavalerie. Après avoir vu manœuvrer les compagnies et avoir assisté à une reprise individuelle dans la carrière, le ministre de la guerre a adressé à nos officiers de demain une courte et vibrante allocution.

AMITIÉS FRANÇAISES

Dans cette affreuse guerre, dont l'enjeu est le salut de l'avenir et de l'humanité, saluons avant tout la France, notre admirable sœur, qui supporte le plus grand poids et qui, depuis onze mois, après avoir pris son premier élan, lutte pied à pied, corps à corps, sans défaillance, sans relâche, avec un sourire héroïque, contre la plus formidable entreprise de pillage, de massacres et de dévastation que la terre ou l'enfer ait conçue depuis que l'homme connaît l'histoire de la planète qu'il habite.

MAURICE MAETERLINCK.

DANS LES VOSGES

Extrait d'une lettre d'un officier d'état-major envoyé en mission dans la vallée de la Fecht.

Ce coin des Vosges appartient aux chasseurs, tous montagnards et de toutes les montagnes de France.

Sous les hauts sapins, ils ont établi leurs camps, et par les sentiers taillés au flanc des pentes escarpées, sans cesse, en longues files, les mulets leur apportent vivres et munitions.

Tout ici est à la mode alpine. Le général de division donne l'exemple en portant le béret et dans les états-majors l'on voit même des dragons avec cette coiffure jusqu'ici inconnue de la cavalerie.

C'est une petite armée qui a sa physionomie bien à elle et qui fait une guerre toute particulière; elle vient de se couvrir de gloire dans les derniers combats de la Fecht.

J'ai reçu l'hospitalité d'un bataillon de chasseurs dans un camp de la montagne.

C'est aux lisières de la forêt une petite ville très animée, où les maisons à demi souterraines s'abritent sous de gros madriers. Il y a des escaliers de rondins, et des balustrades rustiques, et autour des « villas » des officiers, des jardins de mousse, plantés de jeunes sapins. Et partout, timbrant les portes, le cor de chasse symbolique encadre le numéro du bataillon.

C'est un beau bataillon: il a été héroïque dans les dernières affaires, au Braunkopf et à Metzerat. Il a une vieille réputation à soutenir, celle des chasseurs de la Garde, et il reste fidèle à leurs traditions de bravoure et d'élégance. Au cantonnement les officiers portent les gants blancs. Au combat ils sont ardents et stoïques. Il y a parmi eux des capitaines de vingt-trois ans dont la vareuse noire galonnée d'argent s'orne déjà d'un ruban rouge.

Nous avons diné dans la cabane du chef de bataillon.

C'était la fin d'une belle journée d'été où la canonnade avait été assez violente. Les vallées étaient déjà plongées dans l'ombre tandis que les sommets baignaient encore dans la lumière.

La fanfare des chasseurs jouait sous les sapins des pas redoublés, des valse et puis aussi *Carmen*. Que pensaient les Allemands qui, pas très loin de là, sont encore accrochés aux flancs de la montagne, en entendant dans ce coin d'Alsace les rythmes illustres de Bizet, si allègrement enlevés par des cuivres français?

Quand la nuit fut venue, on alluma sur la table le chandelier: une jeune pousse de sapin dont les branches symétriques s'orientent chacune d'une bougie, et on se mit à raconter des histoires de la dernière bataille.

Le commandant en sait beaucoup. Il en est une dont il est le héros. Deux de ses compagnies étaient parvenues dans les maisons d'Altenhof au fond de la vallée. Il voulait

aller les voir, mais il fallait traverser une clairière arrosée par une mitrailleuse allemande placée sur l'autre versant. Dès qu'il apparut, le commandant fut salué. Il se déguisa alors « en arbre » en s'entourant de quelques hautes branches de chêne fixées dans son ceinturon et trompant ainsi la surveillance des mitrailleurs, il traversa tranquillement la clairière.

A côté des chasseurs fut engagé un bataillon de ligne venu spécialement pour l'attaque. Ces « invités » firent honneur à leurs hôtes. A la cote 830, ils franchirent les lignes allemandes et dégringolant à travers bois ils prirent à revers deux compagnies allemandes qui étaient à leurs créneaux sur l'autre pente de la hauteur. Quand les Boches virent arriver du milieu des sapins les capotes bleues, ils se crurent en présence de prisonniers rapidement ramenés en arrière et crièrent joyeusement : « Français, kaput ! » Mais ils s'aperçurent bien vite que les prétendus prisonniers s'avançaient baïonnette en avant et aussitôt ils crièrent, mais moins joyeusement : « Français, kamerad ! »

Nous avons parcouru les anciennes lignes allemandes à la cote 830 et au Braunkopf. C'est toujours le même spectacle : un chaos de pierres, de ferrailles et de hardes, des arbres fauchés et blessés.

En arrière des tranchées, il y a des abris à peu près intacts, où flotte encore l'indéfinissable et nauséabonde odeur du Boche, et des abris d'officiers, où traînent des bouteilles de champagne et d'absinthe. Tout cela est aménagé avec un souci d'art rustique, d'un goût très allemand.

Au-dessus de l'entrée d'un abri se balance au bout de trois ficelles, dans une grande boîte de conserves, un pied de fougère. La boîte porte l'inscription allemande : « Harengs de Bismarck ». Et rien ne paraît plus ridiculement tragique au milieu de ce charnier, que ce modèle de culture et de sensibilité germaniques, la petite plante et les harengs de Bismarck.

Faits de guerre DU 6 AU 9 JUILLET

En Belgique.

Les troupes britanniques ont repoussé dans la journée du 6 juillet plusieurs contre-attaques dirigées contre les tranchées situées au sud-ouest de Pilkem, dont elles s'étaient emparées la nuit précédente. Elles ont fait 80 prisonniers, et infligé à l'ennemi des pertes très élevées.

Dans la journée du 8, une nouvelle contre-attaque n'a pas eu plus de succès ; les assaillants, pris sous le feu de l'artillerie anglaise et de nos pièces de campagne, ont été dispersés et obligés de se replier, laissant de nombreux morts sur le terrain.

Région d'Arras.

La ville d'Arras, et en particulier la cathédrale, ont été bombardées avec des obus incendiaires pendant la journée du 6 juillet et la nuit du 6 au 7. Au cours de cette nuit, nous avons repoussé deux attaques prononcées par l'ennemi avec de faibles effectifs contre la station de Souchez.

La journée du 7 a été marquée par des actions d'artillerie assez violentes.

Dans la soirée du 7 et la nuit du 7 au 8, des combats acharnés se sont développés entre Angres et Souchez. Au nord de la route de Béthune à Arras, nous avons repoussé une attaque précédée d'un très fort bombardement ; au nord de la station de Souchez, nous avons pris l'offensive et nous nous sommes rapprochés du village en enlevant sur un front de 800 mètres une ligne de tranchées allemandes dont les défenseurs ont été exterminés à coups de grenades et de pétards ; nous avons ensuite progressé au delà de cette ligne, en faisant quelques prisonniers et en prenant un canon. Le combat a continué dans la matinée du 8 ;

nous avons repoussé deux nouvelles attaques : l'une, au nord de la route de Béthune à Arras, a complètement échoué ; l'autre, très violente, avait pour but de nous classer des tranchées conquises au nord de la station de Souchez ; l'ennemi n'a réussi qu'à en recueillir une centaine de mètres.

Dans la nuit du 8 au 9, une action d'artillerie assez vive s'est produite autour de Souchez. La ville d'Arras a été de nouveau bombardée d'une façon lente, mais continue.

Sur le front de l'Aisne.

Dans le secteur de Quennewières, des actions d'artillerie assez violentes se sont produites à notre avantage. La lutte à coups de grenades et de torpilles aériennes continue. La canonnade a été particulièrement vive sur le plateau de Nouvron pendant la nuit du 8 au 9 juillet.

Dans la région de Troyon (rive droite de l'Aisne), la guerre de mines nous a permis de gagner du terrain.

La ville de Soissons a été de nouveau bombardée dans la nuit du 7 au 8 juillet.

Champagne et Argonne.

Devant le fortin de Beauséjour, nous avons fait exploser une mine qui a fortement endommagé les tranchées ennemies.

Aux lisières occidentales de l'Argonne, la lutte continue par d'incessantes canonnades et fusillades. Le 8 juillet, au petit jour, dans la région de Marie-Thérèse, notre feu a arrêté net les Allemands qui essayaient de sortir de leurs tranchées.

Sur les Hauts-de-Meuse.

Dans la journée du 6 juillet, nous avons repris à l'ennemi l'élément de tranchée situé sur la croupe sud du ravin de Souvaux où il avait pris pied le 27 juin et où il avait réussi à se maintenir depuis. Après un violent bombardement, l'ennemi a lancé une contre-attaque qui a complètement échoué. Pris sous le feu de nos mitrailleuses et de notre artillerie exécutant des tirs de barrage, les assaillants ont subi de lourdes pertes et se sont repliés en désordre. Dans la journée du 7, vers vingt et une heures, une nouvelle attaque a été arrêtée net par nos tirs de barrage ; en même temps, une tentative plus à l'ouest a été repoussée avec pertes.

Dans la journée du 7 juillet, nos positions des Eparg's ont été violemment bombardées.

Au sud de Saint-Mihiel, dans la nuit du 6 au 7 juillet, l'ennemi, après une préparation d'artillerie intense, a pris l'offensive sur un front s'étendant depuis la colline qui domine la rive droite de la Meuse au sud d'Ailly jusqu'au lieu dit la « Tête-à-Vache », dans la forêt d'Aprémont. Dans la région dite la « Vaux-Péry », il a réussi à pénétrer dans notre première ligne sur un front de 700 mètres environ ; partout ailleurs il a été repoussé. De violents combats se sont prolongés pendant une partie de la matinée du 7. Nous avons maintenu nos positions et infligé à l'ennemi de très lourdes pertes.

Dans la nuit du 7 au 8 et la journée du 8, la canonnade et la fusillade ont été incessantes, notamment à la Tête-à-Vache et à la Vaux-Péry ; de part et d'autre on a fait largement usage de grenades et de torpilles aériennes.

En Woëvre.

Dans la journée du 6, nos positions de Fey-en-Haye et du bois Le Prétre ont été bombardées d'une façon intermittente avec des obus de tous calibres.

Dans la nuit du 6 au 7, l'ennemi, après avoir projeté sur nos tranchées des liquides enflammés, a prononcé une attaque qui a complètement échoué. Dans la journée du 7, nous avons reconquis par un combat à coups de grenades environ 200 mètres des anciennes tranchées de l'ennemi que nous avions perdues le 4 juillet entre Fey-en-Haye et le bois Le Prétre. Dans la nuit du 7 au 8, nous avons enrayé deux attaques entre Fey-en-Haye et le bois Le Prétre. Dans la journée du 8, l'ennemi a bombardé nos positions au nord de Flirey.

Dans la nuit du 8 au 9, nous avons, par un combat à la grenade, reconquis encore 150 mètres environ des tranchées perdues le 4 juillet. A la Croix des Carmes, l'ennemi a attaqué sur un front de 350 mètres après bombardement à coups de torpilles aériennes et jet de liquides enflammés. Après avoir réussi à prendre pied dans notre organisation de première ligne, il en a été rejeté par une contre-attaque immédiate et n'a réussi à se maintenir que

dans quelques éléments de notre tranchée la plus avancée.

Vosges.

Dans les Vosges, à la Fontenelle (Ban de Sapt), nous avons remporté un succès marqué pendant la nuit du 8 au 9 juillet. Après avoir chassé l'ennemi de la partie de notre ancien ouvrage qu'il nous avait enlevée le 2 juin, nous nous sommes emparés de toutes les organisations défensives allemandes depuis la cote au sud-est de la Fontenelle jusqu'à la route de Lannois à Moyenvic. Le gain total représente une avance de 700 mètres sur un front de 600 mètres ; nous avons fait prisonniers 19 officiers, dont 1 chef de bataillon, 2 médecins, 767 hommes non blessés appartenant à 7 bataillons différents. Nos ambulances ont recueilli 1 officier et 32 soldats allemands blessés. Nous aons pris 1 canon de 37 millimètres, 2 mitrailleuses, plusieurs lance-bombes et beaucoup de munitions.

Dans la matinée du 9 juillet, l'ennemi a violemment canonné les positions qu'il a perdues.

L'artillerie ennemie a marqué une recrudescence d'activité à l'Hilsenfirst et à l'Hartmannswillerkopf.

La ville de Thann a été de nouveau bombardée.

FRONT RUSSE

Sur plusieurs points du front, sur la rivière Orjitz et sur la rive gauche de la Vistule, dans la région de Bolineff, les Allemands ont essayé de prendre l'offensive. Mais aucune de ces attaques n'a réussi.

Entre la Vistule et la rivière Wieprz, des combats acharnés ont eu lieu au sud de Lublin, les 6 et 7 juillet. Les Russes ont contre-attaqué, et après avoir arrêté l'offensive austro-allemande, ils ont refoulé l'ennemi le long de la rivière B. stritza et de la route de Krasnik. Ils ont fait dans cette région un important butin. Ils ont pris un drapeau, de nombreuses mitrailleuses et 11.000 prisonniers.

Dans ce secteur les Austro-Allemands battent en retraite, poursuivis de près par les Russes.

Plus à l'est, dans la direction du Bug, toutes les tentatives faites par l'ennemi pour prendre l'offensive ont été enrayées.

FRONT ITALIEN

Plusieurs attaques autrichiennes se sont produites dans le val d'Aoste et en Carnie. Elles n'ont obtenu aucun résultat.

Sur le plateau du Carso, les Italiens ont progressé. Ils ont fait 1.400 prisonniers.

Le Carso est un long plateau calcaire, qui s'étend de Fiume à Gradisca, derrière l'Istrie, et qui ressemble aux Causses du midi de la France.

Il est profondément entaillé, brulé par le soleil, ravagé par le vent — le bora, analogue au mistral de la vallée du Rhône.

L'altitude, les pentes et les grottes du Carso ont permis aux Autrichiens d'y organiser des défenses redoutables.

Sur mer, le croiseur cuirassé italien *Amalfi* a été torpillé et coulé dans le nord de l'Adriatique. L'équipage a été presque entièrement sauvé.

Construit en 1903, l'*Amalfi* était un navire de 10.000 tonnes, armé de 4 pièces de 250 mm et de 8 de 190 mm. Sa vitesse dépassait 22 nœuds.

AUX DARDANELLES

Le 5 juillet, les Turcs ont prononcé une attaque générale, la plus importante qu'ils aient faite depuis leurs tentatives des premiers jours de mai, pour nous jeter à la mer.

A quatre heures, un feu extrêmement intense d'artillerie fut ouvert sur nos premières lignes et sur la zone arrière franco-anglaise.

L'ennemi tenta ensuite plusieurs attaques d'infanterie, mais aucune ne put parvenir jusqu'à nos tranchées.

Décimés par notre artillerie, fauchés par nos fusils et nos mitrailleuses, les assaillants restèrent pour la plupart sur le terrain.

Pendant toute l'action, les batteries ennemies de la côte d'Asie tiraient sans interruption. Un cuirassé turc, croisant entre Maidos et Chanak, prit part à l'action.

A plusieurs reprises, des avions ennemis bombardèrent nos lignes. A la fin de la journée, une quinzaine d'avions alliés survolèrent l'aérodrome turc de Chanak, détruisant plusieurs bombes et atteignant le *Logan* principal.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ETRANGER

Rapatriement. — On sait que le personnel sanitaire français capturé par les troupes allemandes avait été d'une façon générale retenu en captivité, le gouvernement de la République avait pris la décision de garder en France le personnel sanitaire allemand tombé aux mains de notre armée.

Les pourparlers qui s'étaient longuement poursuivis sans résultat sur cette question, viennent d'aboutir à un accord pour la libération simultanée des médecins, aides-soignants, pharmaciens, officiers d'administration du corps de santé, infirmiers et brancardiers des deux armées belligérantes, exception faite de ceux qui provisoirement seront conservés pour soigner les prisonniers malades ou blessés de leur nationalité.

Un certain nombre de médecins et d'infirmiers voyageront avec les grands blessés qui doivent commencer à quitter Constance et Lyon aujourd'hui 10 juillet. Les autres seront rapatriés par des convois spéciaux intercalés entre les convois d'invalides de guerre.

Plaidoyer boche. — On lit dans le volumineux mémoire publié par le ministre des affaires étrangères allemand, sous le titre : *La conduite contraire au droit des gens de la population belge dans sa lutte contre les troupes allemandes* :

« Dès les premiers jours de la guerre, la population civile belge a opposé une résistance sauvage aux troupes allemandes... La lutte engagée par la population, qui était poussée par les passions les plus grossières, a fait rage pendant toute la durée de la marche en avant de l'armée allemande. »

Le mémoire tend à prouver que les faits de Louvain, de Dinant, d'Aerschot, d'Andenne, etc., sont uniquement imputables à la population belge.

Malheureusement, aux accusations terribles précises des victimes, s'oppose une défense vague, sans aucune référence à un nom de lieu ou de personne. Ce ne sont que généralités dépourvues de toute valeur probante. Le bouquet, c'est que ledit mémoire invoque à plusieurs reprises la convention internationale de la Haye ou de Genève !

Les Boches nous prennent pour des imbéciles.

Aux guichets de la Banque. — La Banque de France traite élégamment les Parisiens patriotes qui viennent lui confier leur or. En échange, elle ne leur remet que des billets neufs, et des billets neufs marqués d'une date inoubliable : août 1914 !

Les guichets ne cessent, d'ailleurs, de recevoir l'or et de donner du papier. Une dame, apporta ces jours derniers, place Vendôme, plusieurs centaines de francs en pièces rares, et notamment en pièces de quarante francs datant de l'An XI et transmises de génération en génération : « Cadeau de mariage », déclara doucement cette excellente Française qui, du reste, après un dernier regard sur ces chers souvenirs, ne fit que quelques pas et s'arrêta au guichet voisin : celui des souscriptions aux obligations nationales... où patriotiquement elle laissa ses billets neufs.

De Ture à More. — Récemment, le fils de l'ancien ministre de l'instruction publique de Hongrie, M. de Berzevitz, rencontrait à Genève le neveu de M. de Bülow. Ces messieurs se connaissaient. Ils furent ravis de se retrouver, allèrent au café ensemble et firent bras dessus bras dessous une longue promenade sur les quais et à travers la ville, en célébrant dans leur conversation la force des « puissances centrales ».

Tout était au mieux ; malheureusement ces excellents alliés, au moment d'aller dîner de compagnie, eurent l'idée de discuter entre eux la valeur respective des armées allemandes et autrichiennes ! L'entretien se gâta rapidement, des coups furent même échangés, et, pour comble, M. de Berzevitz, après avoir vigoureusement cogné M. de Bülow, le traita de « sale Boche ! »

Les Hongrois savent très bien à quoi s'en tenir sur la valeur morale de leurs alliés.

La France d'Orient. — Ceci se passait au Liban, il y a quelque cinq ou six mois. Le

père Joseph Hayek, curé d'une petite paroisse voisine de Beyrouth, fut arrêté, jeté en prison et cruellement maltraité à cause de ses sympathies pour la France. Après trois mois d'outrages ignobles et de souffrances inouïes, il fut condamné à être pendu sur une des principales places de Damas. On lui promit la liberté s'il consentait à crier publiquement : « Vive la Turquie ! vive l'Allemagne ! »

Il cracha son mépris à la face de ses bourreaux. Au pied du gibet, alors qu'il avait déjà la corde au cou, on renouvela la même tentative. Alors, devant une foule énorme de Turcs fanatiques, ce prêtre, sujet ottoman, cria à pleine voix : « Vive la France ! », puis, repoussant du pied l'échafaud sur lequel il était monté, il s'élança dans l'éternité.

Ce cri de « Vive la France ! », c'est tout le Liban qui l'a poussé par sa bouche, et les funérailles de cet homme héroïque ont été un véritable triomphe malgré la haine et l'oppression des Turcs-Allemands.

Le chant de l'Entente. — Au conseil du comté de Londres, M. Gilbert, président de la commission d'éducation, a annoncé qu'on communait d'idées avec la France, des instructions ont été envoyées à toutes les écoles du comté de Londres pour engager les enfants au sortir de l'école à chanter la *Marseillaise*.

Le docteur Scott Lidgett a répondu, au nom du conseil, que cette décision était la bienvenue.

« Nous approuvons, a-t-il dit, tous les efforts faits en vue de porter à la connaissance de la population tout entière de Londres, et particulièrement aux enfants, les services admirables de notre grande alliée. L'espérons que la force des liens qui nous unissent, à elle, non seulement nous aidera à traverser cette crise, mais encore constituera un gage précieux et fécond pour le progrès des générations futures de France et d'Angleterre. »

« La *Marseillaise*, déclarait récemment un autre Anglais à l'un de nos confrères, est devenue pour nous le chant de toute l'Entente. »

« **Il y avait une fois un loup...** » A Rome, on a inauguré, dans quelques théâtres, un genre nouveau : celui de la revue patriotique. Les revues patriotiques font salle comble. Une des plus applaudies est une sorte de satire politique avec chants, défilés et chœurs, jouée au très élégant théâtre Quirino, dans le centre de la ville. Elle a pour titre : *Il y avait une fois un loup...* et pour auteurs un écrivain et un artiste en vogue, le poète-librettiste Forzano et le dessinateur Caramba (...un nom bien connu). C'est une histoire d'animaux, à la façon des fables de La Fontaine, ou, mieux encore, du *Roman de Renart*.

Le loup rassemble furieusement à l'empereur d'Autriche ; il s'associe avec un robuste mâtin, qui a des moustaches semblables à celles de l'empereur Guillaume, et tous les deux veulent profiter du sommeil des voisins pour s'emparer d'une petite bête, proche du loup, qui s'appelle la Serbie. Mais au cri que pousse cette dernière tous les animaux se réveillent, l'ours, le renard, le coq, etc., et voilà la guerre allumée.

Un intermède amusant se passe dans le ciel, où le Père éternel, entouré de ses anges, se plaint des manières par trop familières de l'empereur Guillaume, qui le tutoie, l'invoque à tout propos et veut l'associer à tous ses crimes.

Entre le second et le troisième acte, l'orchestre joue les hymnes nationaux, la Marche royale, l'Hymne de Mameli, l'Hymne de Garibaldi et la *Marseillaise*.

Hirondelles légères... — Après les moineaux, les hirondelles. Les hirondelles ont émigré en masse de Belgique et du nord de la France, où elles n'ont plus retrouvé leurs nids, et elles sont venues passer la saison dans la capitale.

Jamais on ne vit tant d'hirondelles voler au-dessus de nos places et de nos jardins publics. Leur nombre paraît avoir quintuplé. On remarque également de nombreux martinets, lesquels aiment particulièrement les clochers, où ils nichent et autour desquels ils tournoient en bandes joyeuses au déclin du jour.

Il n'y a qu'un coin de Paris où martinets, hirondelles et moineaux ne fréquentent pas, c'est le marché aux oiseaux.

Le Petit malade.

LE MÉDECIN, *le chapeau à la main.* — C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade ?

MADAME. — C'est ici, docteur ; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Il tombe !

MADAME. — Tout le temps ; oui, docteur.

LE MÉDECIN. — Par terre ?

MADAME. — Par terre.

LE MÉDECIN. — C'est étrange, cela... Quel âge a-t-il ?

MADAME. — Quatre ans et demi.

LE MÉDECIN. — Quand le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là !... Et comment ça lui a-t-il pris ?

MADAME. — Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trotteait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfle ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf ! il tombe !

LE MÉDECIN. — Un faux pas, peut-être.

MADAME. — Attendez !... Je me précipite ; je le relève... Pouf ! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur, je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Voilà qui tient du merveilleux... Je puis voir le petit malade ?

MADAME. — Sans doute.

Elle sort, puis reparait tenant dans ses bras le gamin.

Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empestée de confitures sèches.

LE MÉDECIN. — Il est superbe, cet enfant !... Mettez-le à terre, je vous prie.

La mère obéit. L'enfant tombe.

LE MÉDECIN. — Encore une fois, s'il vous plaît.

Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.

MADAME. — Encore.

Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute du petit malade qui tombe tout le temps.

LE MÉDECIN, rêveur. — C'est inouï.

Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.

— Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

Toto. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette nuit, tu as bien dormi ?

Toto. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Et tu as appétit ce matin ? Mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

Toto. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Parfaitement.

Compétent :

C'est de la paralysie.

MADAME. — De la para !... Ah ! Dieu !

Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.

LE MÉDECIN. — Hélas ! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup :

— Ah ça, mais... ah ça, mais... ah ça, mais...

Puis éclatant :

Eh ! sacrédié, madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie ?

MADAME. — Mais, docteur...

LE MÉDECIN. — Je le crois, tonnerre de

Dieu, bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon !

GEORGES COURTELINE.

(Coco, Coco et Toto.)

AU PARLEMENT

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Les obligations militaires des Sénégalais. — La Chambre a voté jeudi une proposition de M. Diagne qui décide que les Sénégalais des communes de plein exercice de la colonie seront incorporés dans les troupes françaises et soumis aux mêmes obligations et avantages ; ils pourront éventuellement être constitués en formations spéciales. Dès la promulgation de la loi, les contingents indigènes du Sénégal, des classes 1889 à 1917 seront recensés, puis incorporés en commençant par les jeunes classes.

Au cours du débat, les orateurs ont rendu hommage aux qualités déployées sur le champ de bataille par les Sénégalais, et le président, M. Paul Deschanel, déclara :

Nous entourons tous ici du même respect et du même amour tous ceux, quelles que soient leur race et leur religion, qui combattent sous le drapeau tricolore.

Les sous-secrétaires d'Etat à la guerre. — M. Albert Favre ayant déposé, en fin de séance, une interpellation sur la récente nomination de deux sous-secrétaires d'Etat au ministère de la guerre, M. René Viviani a réclamé la discussion immédiate, qui a été ordonnée.

Le président du conseil rappelle dans quelles conditions, précisées par M. Millerand dans ses rapports au Président de la République, ont été constitués les trois sous-secrétaires d'Etat à la guerre qui s'occuperont spécialement des munitions, de l'intendance, du service de santé militaire. Chacun d'eux a l'autorité sur les services qu'il est chargé de diriger. Le contrôle parlementaire reste entier ; il est exercé, tant à la Chambre qu'au Sénat, par les grandes commissions.

Nous avons constaté, d'accord avec les commissions, que, dans une tâche aussi longue et aussi complexe, dans une entreprise aussi vaste, des lenteurs, des fautes, des retards s'étaient produits en même temps que, dans certains services, d'admirables efforts avaient été accomplis. L'important, c'est, lorsque ces fautes ont été commises, après les avoir constatées, non pas de récriminer sur elles, mais de les réparer.

Le président du conseil termine en demandant à la Chambre de se prononcer nettement, non pour l'ordre du jour pur et simple, mais pour un ordre du jour de confiance, qui seul peut donner au Gouvernement l'autorité morale qui lui est indispensable.

Et la Chambre, par mains levées, à l'unanimité moins trois opposants, adopte un ordre du jour aux termes duquel la Chambre « confiante dans le Gouvernement, approuve ses déclarations. »

SÉNAT

La limitation des débits de boissons. — Le Sénat a approuvé jeudi, dans ses grandes lignes, le projet voté par la Chambre, réglementant et limitant l'ouverture des débits de boissons où sont vendus des spiritueux, des liqueurs alcooliques et des apéritifs.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Leurs Chefs

Von Hindenburg

Le feldmarschall Paul von Beneckendorff und von Hindenburg est un Hanovrien prussien qui commandait un corps d'armée en Prusse orientale et s'était fait remarquer au grand état-major pour la passion avec laquelle il étudiait les projets de campagne contre la Russie. Il était passé au cadre de réserve, en raison de son âge, quand la guerre éclata. Elle le fit sortir de sa retraite. La soudaine invasion de la Prusse orientale par les cosaques de Rennenkampf, au mois d'août 1914, rappela à Guillaume II les travaux de défense entrepris dans la région des lacs de Mazurie sur l'initiative de Hindenburg, dont le zèle avait paru alors intempestif.

Hindenburg, avec ses plans tout prêts pour combattre la Russie, était l'homme imposé par les circonstances et on eut recours à lui, bien qu'il n'eût jamais réussi à s'attirer les bonnes grâces de l'empereur.

C'est que Hindenburg n'a rien d'un courtisan. Ce rustre à fortes mâchoires n'est qu'un homme d'action, d'une énergie farouche, mais complètement dénué de finesse. En lui se réalise cet idéal allemand, décrit par Lamprécht, et selon lequel « les forces du sentiment et de l'intelligence sont rendues dépendantes des forces de la volonté ».

« Quand une idée est dans les têtes allemandes », a dit M^{me} de Staël, « leur patience et leur persévérance à la soutenir font honneur à la force de la volonté dans l'homme ». Hindenburg a cette ténacité de ses compatriotes ; ainsi le voit-on revenir depuis des mois à l'assaut de la place forte d'Ossowiez sans se décourager de l'inutilité de ses efforts, comme un bœuf s'acharne à donner de la corne contre le tronc d'un arbre.

Hindenburg n'est guère plus subtil. Cependant il est capable de toutes les ruses de guerre. On a raconté les feintes inventées par lui pour tromper ses adversaires : elles sont innombrables et furent souvent heureuses. Il sait changer l'aspect d'un pays en déplaçant les routes, en créant un décor qui rend l'ennemi incapable de reconnaître sur le terrain ce qu'il lit sur les cartes. Il fait circuler pendant des jours et des nuits des trains vides pour faire croire qu'il déplace ses troupes. Il réussit à dissimuler en un point des forces considérables et à faire croire qu'elles sont en un autre point ou tout indique à l'ennemi leur présence. Mais, lorsqu'il s'agit de mettre à exécution un plan de campagne destiné à détruire les forces russes, on s'aperçoit que le maréchal von Hindenburg n'a fait que reprendre le plan de Napoléon.

Il reste aujourd'hui le vainqueur de Tannenberg dont la victoire sauva une première fois la Prusse orientale. Hindenburg avait à sa disposition des moyens d'action qui lui donnaient une immense supériorité tactique sur les Russes. Jamais il ne fut donné à un chef d'armée d'avoir une aussi complète liberté de manœuvre, grâce à un réseau admirable de chemins de fer, en face d'un ennemi condamné à se mouvoir avec une extrême lenteur, en raison de l'infériorité de ses moyens de transport. Hindenburg n'a tiré qu'un médiocre parti de ses avantages.

Hindenburg, quoi que lui réserve l'avenir, aura été l'homme qu'attendait l'Allemagne pour venir à bout de sa mission. Il est aussi le chef qui réalise l'œuvre des théoriciens, le général qui fait la guerre selon les idées de Bernhardi et qui y emploie cette « rigueur dénuée de scrupules sans laquelle il n'y a pas de succès possible ». Il a conquis les suffrages de l'élite allemande en disant : « On ne fait pas la guerre avec de la sentimentalité ».

JACQUES MORLAND.

Le Général Gouraud

Le général Gouraud, qui a dû être amputé d'urgence du bras droit à bord du navire qui le ramenait en France, est arrivé jeudi matin à Paris et a été conduit rue Bizet où il est soigné par le docteur Jean Berger sous la direction du professeur Quenu.

Les fractures de la cuisse droite et de la jambe gauche ne sont pas accompagnées de plaies : on procédera à l'examen radiographique de la hanche droite afin de préciser la nature des lésions vraisemblablement complexes de cette articulation.

L'état général du blessé est satisfaisant.

Au moment où le général Gouraud blessé quittait les Dardanelles, il a reçu communication du télégramme suivant :

De sa Majesté le roi George, au général Hamilton :

Je regrette très vivement d'apprendre que le général Gouraud a été blessé par un projectile. Je suis quelle partie ce sera pour vous. J'espère que ses blessures ne sont pas graves.

Le général Gouraud a répondu à sir Ian Hamilton :

Vous prie mettre aux pieds de Sa Majesté le Roi mes plus profond respect et gratitude pour le télégramme que vous me transmettez. Je considère comme grand honneur de ma carrière d'avoir été appelé à apprécier sur le champ de bataille la vaillance de nos amis britanniques.

Le Président de la République a rendu visite vendredi au général Gouraud avec qui il a eu un long et cordial entretien.

La Fidélité des annexés

Le marchand de chaussures Jules Blum, de Strasbourg, a été condamné à trois jours de prison pour avoir porté français sous sa porte.

Le tapissier Charles Bauer, de Schiltigheim, artificier dans les ateliers militaires de cette ville, a été condamné à un an de prison pour s'être exprimé d'une manière désobligeante sur les Allemands, avoir déclaré ses sympathies pour la France et répandu des bruits défavorables sur les opérations de guerre. Son fils est soldat en France et lui-même est un ancien zouave.

L'employé municipal François Walter fora neuf mois de prison : il a critiqué ce qui est allemand et menacé de son balai un passant, en lui disant qu'on devrait chasser tous les Prussiens de l'autre côté du Rhin.

Dix mois de prison à l'ouvrier Jean Schwartz, pour offense contre l'empereur et « conduite antipatriotique ».

La Journée de France en Angleterre

La Journée de France a été célébrée, le mercredi 7 juillet, sur toute l'étendue du Royaume-Uni, avec un enthousiasme dont se réjouira la Croix-Rouge française, au bénéfice de qui la duchesse de Somerset avait organisé cette solennité.

Chacun, riche et pauvre, a rivalisé de zèle et de générosité. Le roi Georges a donné l'exemple en souscrivant le premier 2,500 fr.

A Londres, tandis que dans les rues se distribuaient par milliers le drapeau tricolore et les réductions de la croix de la Légion d'honneur, des services pour la France étaient célébrés dans les églises, notamment à la cathédrale de Westminster, où la cérémonie se déroula devant l'ambassadeur de France, le lord-maire, les shérifs et de nombreux membres du corps diplomatique.

Des quêtes ont été faites au profit de nos blessés. Mais le « clou » de la journée, ce fut la réception donnée à Montagu House, le magnifique hôtel du duc et de la duchesse de Buccleugh.

Cette fête, qui comprenait une comédie musicale théâtrale, une garden-party, une vente de charité et un thé, sur les pelouses du parc, réussit de tous points. La reine Mary, la reine Alexandra, l'impératrice Amélie de Portugal, la princesse royale, la

princesse Arthur de Connaught, la princesse Maud avaient tenu à l'honneur de leur présence.

Le soir, dans tous les théâtres et concerts, la représentation a commencé par la *Marseillaise* que déjà, dans la journée, 750,000 enfants des écoles avaient entonnée en défilant dans les rues.

Les lords-maires et maires du Royaume-Uni ont signé l'adresse suivante au Président de la République française, adresse qui a été présentée à l'ambassadeur de France :

Nous, lords-maires et maires du Royaume-Uni, au nom de ceux que nous représentons, désirons offrir, par votre intermédiaire, notre hommage de respect et de reconnaissance à nos vaillants alliés.

Partout, dans les Iles Britanniques, le cœur du peuple s'éprouve qu'un sentiment envers eux, sentiment de grande sympathie pour leurs souffrances inévitables et d'admiration la plus profonde pour leur valeur sur le champ de bataille.

Côte à côte avec eux, nous combattons jusqu'à la fin de cette guerre, qui nous a été imposée, jusqu'à ce que soit acquiescée une paix juste et durable.

Nous espérons et formons pour cela des vœux ardents ; que la concorde entre les deux nations, basée sur le sacrifice commun et scellée par le sang de milliers de leurs fils les plus courageux, puisse continuer aussi longtemps que durera le monde.

EN ZIG-ZAG

Souvenirs d'un officier :

Au mois d'août, notre état-major se retirait avec le dernier train civil, sur la ligne de ...

Dans une petite station, le cours au buffet, j'y trouve un plat de ragout que je rapporte au colonel. Derrière moi, les traits tirés, noirs, deux mécaniciens s'affalent dans le couloir. Ils n'ont pas dormi depuis trois jours et peu mangé. Nous les réconfortons et leur donnons notre ragout. Ils ne se plaignent pas.

— Mais, leur dit le colonel, votre équipe n'a-t-elle pas été reléguée ?

— On n'a pas voulu changer parce que ça ne lui vaut rien...

— A qui donc ?

— A la machine.

Deux poilus se rencontrent, et causent.

— On a été tellement amochés » par leurs saletés, explique le premier, que la moitié de ma compagnie a failli y rester. Au point que les copains du régiment ne nous appelaient plus que la Compagnie du gaz.

— Ça me fait souvenir de quelque chose, dit l'autre soldat. Tu vois, j'ai fait une mauvaise typhoïde et je suis maigre comme un clou. Alors, le major du Val-de-Grâce, quand il m'a vu squelettique, m'a dit en blaguant : « Pour sûr, mon garçon, que vous devez être de la Compagnie des... Os. »

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Métagramme.

On ne me voit jamais le soir.
Changez ma tête, je deviens étoffe.
Changez encore, je deviens langue.
Changez toujours, je sers à glisser.

Mot décroissant.

Etoffe de soie.
Accumulation.
Femme.
Carte à jouer.
Consonne.

SOLUTIONS DU N° 112

Métagramme.

Caverne — Taverne.

Charade.

Porte — feuille — Portefeuille.

Chansons militaires.

LA CLASSE 1935

Air : Ça fait toujours plaisir.

Il paraît que les Boches,
Tout en étant soldats,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Tout en étant soldats,
Peuvent avoir des mioches
Et devenir papas,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Et devenir papas,
Car tout les six semaines
On leur laisse le loisir
D'aller voir cell's qu'ils aiment,
Si ça leur fait plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Si ça leur fait plaisir.

Moi je m'disais, morose :
Quel dommag' qu'on n'fasse pas
Ah ! ah ! ah ! ah !
Quel dommag' qu'on n'fasse pas
Chez nous cet't' si bell' chose,
Pour avoir des soldats,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Pour avoir des soldats,
Grâce à leur class' trent-cinq...ue
Les Bochs pourront r'venir,
Et alors, si on trinque,
Ça nous fra pas plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ça nous fra pas plaisir.

Mais notre Joffre y pense
Et dit qu'il ne veut pas
Ah ! ah ! ah ! ah !
Et dit qu'il ne veut pas
Abandonner la France
Sans poilus, sans soldats,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Sans poilus, sans soldats,
Entre deux tours de garde
Nous allons déguerpir
Vers celles qui nous gardent
C' qui nous fait tant plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
C' qui nous fait tant plaisir.

Dans cette autre bataille
Nous serons un peu là,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Nous serons un peu là
Et je me sens de taille
A repiquer au plat,
Ah ! ah ! ah ! ah !
A repiquer au plat,
Que les Boches s'entraînent,
Des poilus, dans l'av'nir,
Ils trouveront d' la graine
Si ça leur fait plaisir,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Si ça leur fait plaisir.

GUY-PÉRON.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le mouton rôti.

Désosser et rouler la viande, la placer sur le plat à rôtir et ajouter gros comme une noix de saindoux ; saupoudrer avec un peu de sel et de poivre, mettre autour quelques oignons coupés en trois ou quatre et passer le rôti au four de campagne. Arroser de temps en temps, retourner pour colorer uniformément.

Ajouter une demi-heure avant de servir, un peu de bouillon ou d'eau, si le bouillon fait défaut ; on obtient ainsi une sauce plus longue qui permet d'en répartir une quantité suffisante sur les tranches de rôti. Une heure et demie de cuisson suffit, le mouton se mangeant un peu saignant.

BLOC-NOTES

— Les pupilles de l'Assistance publique actuellement mobilisés qui ne seraient point en relation de correspondance avec leur inspecteur, sont priés d'écrire à ce dernier en lui donnant de leurs nouvelles et en ayant soin de lui indiquer leur adresse militaire.

— M. Poincaré, Président de la République a inauguré vendredi l'hôpital musulman ins tallé avenue de Neuilly.

— M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, s'est rendu le 7 juillet à Londres pour conférer avec M. Lloyd George, ministre des munitions. Il en est reparti après avoir pris part à un lunch offert en son honneur par MM. Lloyd George et Winston Churchill.

— Un télégramme officiel de Prétoria annonce que le général Botha a accepté la capitulation générale des forces allemandes du sud-ouest africain allemand.

— Pavoisement des édifices municipaux, distribution de secours aux indigents, tels sont les deux seuls articles maintenus au programme traditionnel de la fête du 14 juillet. Une « journée de Paris » est organisée au profit des œuvres de la guerre de l'office départemental de la Seine.

— Sir Edward Grey, dont l'état de santé s'est beaucoup amélioré, reprendra ses fonctions, au Foreign Office, à la fin de cette semaine.

— Les cinq Académies réunies en assemblée plénière trimestrielle, ont réuni à l'unanimité M. Alfred Mézières, conservateur du musée Condé, à Chantilly.

— On évalue à 4 millions 260.000 par jour, le nombre de lettres provenant de l'intérieur et transitées au bureau central militaire à destination des armées ; d'autre part, il y a environ 2 millions 800.000 lettres partant chaque jour des armées vers l'intérieur.

— Le colonel Cowen a promis 500 livres sterling à l'équipage du premier avion qui abattra un zeppelin en Angleterre ou dans ses eaux territoriales.

— En Angleterre, une commission spéciale des inventions vient d'être établie sous la présidence de lord Fisher.

— M. G. Stillman, citoyen américain, qui avait déjà fait don de 500.000 fr. pour les départements envahis, vient de mettre son magnifique hôtel du parc Monceau à la disposition du ministre de la guerre, pour recevoir des officiers convalescents.

— Le conseil municipal de Paris a voté un crédit de 4.000 fr. destiné à la distribution de prix aux élèves des écoles des cercles de Danemark et de Thann.

— On annonce la mort à Nancy, où il s'était réfugié, de l'abbé Jules L'Huilier, curé de Nomeny qui, au moment de l'incendie de sa commune, en août dernier, eut à subir un véritable martyre.

— La récolte des céréales en Russie sera cette année au-dessus de la moyenne. Les travaux de moisson sont partout organisés avec une grande activité.

— Le montant des versements en or opérés à la Banque de France par le public depuis une dizaine de jours, s'élève à plus de 13 millions et demi.

— La Chambre des communes a adopté en seconde lecture, par 253 voix contre 50, le bill instituant le recensement national.

— La cour martiale allemande de Libau a condamné à être fusillé l'agent consulaire de France, M. Maidel, directeur de la banque du commerce. M. Maidel a réussi à s'évader.

— Blessé dans un accident d'autobus, à Londres, le duc d'Orléans, qui se disposait à faire campagne dans l'armée italienne, a dû s'aliter.

— Les Allemands ont arrêté, à Bruxelles, le député Georges T'Kint, bourgmestre de Wolvenhem, qu'ils accusent d'avoir fourni aux Belges des renseignements sur un avion allemand abattu dans sa commune.

— Une grande revue de New-York, *Life*, qui jouit aux Etats-Unis d'une légitime autorité, vient de publier un numéro exceptionnel, consacré à l'éloge de la France.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Capitaine CAUVIN, 101^e d'infanterie : le 23 août, a reçu deux balles en entraînant sa compagnie en avant ; est revenu sur le front dès le 1^{er} octobre sans attendre sa guérison complète. A reçu aussitôt le commandement d'un bataillon dans toutes les circonstances où sa troupe a eu à agir, a toujours fait preuve de merveilleuses qualités de courage et de sang-froid. Le 26 février, s'est porté à l'attaque des tranchées allemandes à la tête de sa liaison qui chargeait à la baïonnette sous un feu meurtrier de mitrailleuses, de bombes et d'obus de tout calibre. A conquis une tranchée ennemie qu'il a su conserver malgré de nombreuses contre-attaques très violentes.

Capitaine NICOLAS (Henri), 101^e d'infanterie : le 22 août, a pu, grâce à son sang-froid et sa présence d'esprit, sauver la plus grande partie de sa compagnie cornée dans le brouillard. A été blessé et s'est empressé de revenir sur le front, à peine guéri. Dès son retour, s'est de suite imposé par ses qualités de calme, d'énergie et de froide bravoure. Lors des attaques des tranchées allemandes des 26 et 28 février, s'est lancé à l'assaut en enlevant sa compagnie qu'il a portée jusqu'à la seconde ligne de tranchées sous un feu meurtrier de mitrailleuses, d'obus et de bombes.

Chef de bataillon NICOLAS (Henri-Régis), 101^e d'infanterie : pendant de terribles journées, a su communiquer à son bataillon toute l'énergie dont il est animé pour le maintenir dans ses tranchées, pendant cinq jours et cinq nuits, au milieu d'un ouragan de fer. N'a cessé, depuis cette époque, de faire preuve, à la tête de son bataillon, des plus belles qualités de commandement, d'entraînement, d'énergie et de courage. Lors des attaques des tranchées allemandes, les 26 et 23 février, a brillamment enlevé son bataillon à l'assaut et a pu parvenir avec lui jusqu'à la seconde ligne de tranchées ennemies.

Lieutenant LE ROCH, 101^e d'infanterie : envoyé en reconnaissance le 31 août, a été blessé dès le début de l'action, n'en a pas moins entraîné sa compagnie à la charge et ne s'est laissé emmener qu'après avoir reçu deux autres blessures. A rejoint le front à peine guéri. Depuis lors, dans les fonctions d'adjoint au chef de corps, qu'il remplit avec un zèle et un dévouement inlassables, n'a cessé de donner en toutes circonstances, et particulièrement dans les moments les plus critiques de l'action, la preuve de ses plus brillantes qualités d'énergie, de calme et de courage.

Adjudant-chef CORDIER, 101^e d'infanterie : a magnifiquement enlevé sa section à l'assaut, malgré un très violent feu de l'infanterie ennemie. Parvenu dans la tranchée allemande et manquant d'explosifs, est revenu en chercher dans la tranchée française, est reparti en jeter sur les Allemands, accomplissant tous ces parcours à 30 mètres des mitrailleuses ennemies.

Sous-lieutenant GALATRY, 101^e d'infanterie : malgré une première blessure très importante, est monté sur la tranchée pour entraîner sa section à l'assaut. A été mortellement frappé.

Sous-lieutenant SERPAGGI, 101^e d'infanterie : officier d'un rare courage, revenu sur le front après avoir été blessé ; a été tué le 26 février en entraînant magnifiquement sa section à l'assaut.

Sous-lieutenant BLANCHY, 101^e d'infanterie : est allé à l'assaut des tranchées allemandes avec une fougue et un enthousiasme admirables. A été glorieusement tué en arrivant sur les réseaux de fils de fer.

Sous-lieutenant FERRANDINI, 101^e d'infanterie : glorieusement tué à la tête de sa section au moment où il se jetait dans une tranchée allemande qu'il avait reçu l'ordre d'occuper.

Sous-lieutenant SIMEONI, 101^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de courage et de

bravoure en dépassant avec une grande partie de sa section la tranchée allemande que l'on devait occuper. A été tué au moment où il pénétrait dans une seconde tranchée ennemie.

Lieutenant DE BOURMOND, 101^e d'infanterie : a superbement enlevé sa compagnie le 26 février, à l'assaut d'une tranchée allemande qui lui était assignée comme objectif. A trouvé une mort glorieuse alors que, debout, il donnait ses ordres.

Sous-lieutenant VAN DEN BRUCK, 101^e d'infanterie : officier de territoriale, a demandé à servir dans un régiment actif. Est sorti de la tranchée, malgré un feu très violent de l'ennemi, pour entraîner sa troupe. Est tombé aussitôt mortellement frappé.

Lieutenant BERNARD, 101^e d'infanterie : a entraîné sa compagnie à l'assaut avec un élan magnifique. Très grièvement blessé, a continué à encourager ses hommes jusqu'au moment où il est mort.

Sous-lieutenant FEVAL, 101^e d'infanterie : s'est élancé hors de la tranchée française avec un entrain admirable pour marcher à l'assaut de la tranchée allemande. Est tombé quelques instants après, grièvement blessé.

Sous-lieutenant GERMOND, 101^e d'infanterie : a été tué en entraînant bravement sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant BLAISE, 101^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une énergie et d'un courage remarquables. Toujours aux postes les plus difficiles ; a été blessé en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant SACK, 101^e d'infanterie : a conduit sa troupe avec un entrain remarquable à l'assaut des tranchées ennemies. Est tombé grièvement blessé à quelques mètres de la tranchée allemande.

Sous-lieutenant TOMPRET, 101^e d'infanterie, a entraîné sa section à l'assaut des tranchées allemandes avec une énergie et un sang-froid remarquables. A été grièvement blessé.

Adjudant BOUDON, 101^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'un admirable dévouement et a été tué le 26 février en partant à la baïonnette à la tête de sa section.

Adjudant GILLET, 101^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemies sous le feu le plus intense avec une énergie remarquable. A trouvé une mort glorieuse dans cette attaque.

Adjudant CORBEAU, 101^e d'infanterie : était sergent garde magasin à la mobilisation, a demandé à partir sur le front. Blessé le 7 septembre, est reparti à peine guéri. Le 26 février, a dans un élan superbe emmené sa section en avant à l'assaut, ses officiers ayant disparu a rallié ses hommes et a résisté jusqu'à la dernière extrémité à une violente contre-attaque allemande.

Sergent GENTIL, 101^e d'infanterie : a entraîné bravement sa section à l'attaque de la tranchée allemande le 26 février. A repoussé son acte de courage le 28, parlant à l'assaut sous un feu très violent. A été tué dans cette deuxième affaire.

Sergent-major ALBERTINI, 101^e d'infanterie : s'est distingué dans toutes les circonstances depuis le début de la campagne. A été frappé mortellement au moment où, entraînant sa compagnie à l'assaut, il arrivait le premier à une tranchée ennemie après avoir franchi 300 mètres sous un feu très meurtrier.

Sous-lieutenant PELIGRIN, 102^e d'infanterie : tué le 25 février en entraînant bravement sa compagnie à l'attaque d'une tranchée ennemie malgré un feu très violent de mitrailleuses.

Sergent DU BOIS, 101^e d'infanterie : grièvement blessé à la poitrine, n'en a pas moins encouragé ses hommes en leur criant : « En avant à la baïonnette ». A été tué quelques instants après.

Sergent-major BAILLARGEAT, 101^e d'infanterie : a toujours fait preuve depuis le début de la campagne d'un calme courage. Tué le 28 février en entraînant avec la plus grande énergie sa section à l'assaut.

Sergent GAUDET, 101^e d'infanterie : s'est brillamment conduit à l'assaut des tranchées allemandes. A été tué au moment où il cherchait à repousser l'ennemi qui contre-attaquait violemment.

Caporal CHAPUZY, 101^e d'infanterie : ayant eu son fusil brisé par une balle pendant l'assaut est revenu dans la tranchée française en prendre un autre. Est reparti à l'assaut et a tué un Allemand à bout portant. Le matin du combat avait déjà retiré deux blessés français restés à 30 mètres des lignes allemandes.

Caporal VILETTE, 101^e d'infanterie : a assuré son service avec un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie. A la fin de l'action, est allé explorer le terrain situé entre les tranchées françaises et allemandes et a ramené des blessés.

Soldat OLIVIER, infirmier, 101^e d'infanterie : a assuré son service avec un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie. A la fin de l'action est allé explorer le terrain situé entre les tranchées françaises et allemandes et a ramené des blessés.

Soldat VANNIER, brancardier au 101^e d'infanterie : a fait preuve d'un dévouement et d'un courage héroïque ; s'est dépensé pendant trois jours et trois nuits sans prendre de repos. Est allé à plusieurs reprises, sous le feu de l'ennemi chercher des blessés restés entre les tranchées françaises et allemandes et les a ramenés. A fait en même temps l'identification de nombreux morts. A fait l'admiration du bataillon. Était du service auxiliaire à la mobilisation et a demandé à partir.

Soldat FAYON, 101^e d'infanterie : a montré beaucoup de courage et d'abnégation durant l'attaque, en exhortant et en entraînant ses camarades dans un boyau encore inexploité.

Lieutenant-colonel BLIN, 102^e d'infanterie : chef de corps d'un sang-froid et d'une énergie remarquables. Aux attaques des 24, 25 et 26 février, a donné à sa troupe l'exemple le plus brillant par sa bravoure et par son moral.

Chef de bataillon GERARD, 102^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne, dans les divers engagements auxquels le régiment a pris part des plus belles qualités militaires. S'est distingué en particulier le 24 février 1915 en entraînant bravement le bataillon d'attaque à l'assaut des tranchées ennemies.

Chef de bataillon FROMOND, 102^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une énergie et d'une bravoure qui lui ont valu une première citation à l'ordre de l'armée. A été tué après avoir donné à son bataillon le plus bel exemple d'indépendance pendant les combats des 24 et 25 février 1915.

Sous-lieutenant HELIES, 102^e d'infanterie : s'est distingué dans toutes les circonstances depuis le début de la campagne. A été frappé mortellement au moment où, entraînant sa compagnie à l'assaut, il arrivait le premier à une tranchée ennemie après avoir franchi 300 mètres sous un feu très meurtrier.

Sous-lieutenant PELIGRIN, 102^e d'infanterie : tué le 25 février en entraînant bravement sa compagnie à l'attaque d'une tranchée ennemie malgré un feu très violent de mitrailleuses.

Sous-lieutenant FAUCHEUX, 102^e d'infanterie : le 25 février, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Mortellement blessé sur le parapet d'une tranchée allemande, a refusé de se laisser em-

porter et n'a cessé d'encourager les hommes de sa section.

Sous-lieutenant KELLER, 102^e d'infanterie : après avoir entraîné sa section à l'assaut, a continué à commander en dépit d'une première grave blessure. Atteint une deuxième fois, est mort faisant l'admiration de ses hommes.

Sous-lieutenant BRETEAU, 102^e d'infanterie : le 25 février, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquable. Mortellement blessé sur le parapet d'une tranchée allemande, a refusé de se laisser emporter et n'a cessé d'encourager les hommes de sa section.

Lieutenant BOVERAT, 102^e d'infanterie : le 25 février, sous un feu très violent d'artillerie et de mitrailleuses, s'est élancé bravement à la tête de sa compagnie pour se porter à l'attaque d'une tranchée allemande. A été tué.

Sous-lieutenant RABACHE, 102^e d'infanterie : a fait preuve pendant toute la campagne d'une très belle conduite. A été tué en entraînant sa section sous un feu violent de mitrailleuses.

Sous-lieutenant LECOMTE, 102^e d'infanterie : après s'être distingué par son sang-froid pendant toute la durée de la campagne, a admirablement entraîné ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies dans les affaires des 4 novembre 24 et 25 février.

Adjoints GESLOT et DIGUET, 102^e d'infanterie : ont été mortellement frappés au moment où, entraînant leurs sections à l'assaut, ils arrivaient les premiers à la tranchée ennemie, après avoir parcouru 300 mètres sous un feu terrible.

Adjudant BESNARD, 102^e d'infanterie : le 25 février a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables. Mortellement blessé sur le parapet d'une tranchée ennemie, a refusé de se laisser emporter et n'a cessé d'encourager les hommes de sa section.

Sergent NEVEU, 102^e d'infanterie : le 25 février a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables. Mortellement blessé sur le parapet d'une tranchée ennemie, a refusé de se laisser emporter et n'a cessé d'encourager les hommes de la section.

Sergent MENANT, 102^e d'infanterie : le 25 février a fait preuve de courage et d'un sang-froid remarquable. Mortellement blessé sur le parapet d'une tranchée ennemie a refusé de se laisser emporter et n'a cessé d'encourager les hommes de sa section.

Sergent HILLERET, 102^e d'infanterie : le 24 février a fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables. Mortellement blessé sur le parapet d'une tranchée ennemie, a refusé de se laisser emporter et n'a cessé d'encourager les hommes de sa section.

Sergent-major MAILLE, 102^e d'infanterie : a fait preuve de courage en allant chercher le corps de son commandant de compagnie, tué en avant de nos lignes et à une courte distance de l'ennemi.

Sergent DE CHAIGNY, 102^e d'infanterie : blessé de deux balles à la poitrine en septembre, est revenu au front à peine guéri. Mortellement frappé le 24 février en entraînant sa section à l'assaut.

Sergent GUILLAUMIN, 102^e d'infanterie : exposé à un feu très meurtrier de l'artillerie allemande, a entraîné sa demi-section en conservant tout son sang-froid. A été tué au moment où il allait aborder l'ennemi à la baïonnette.

Sergent COURTILLAT, 102^e d'infanterie : après avoir fait preuve pendant toute la campagne d'un entrain extraordinaire, a été mortellement frappé le 24 février, au moment où il chargeait à la tête de ses hommes sous un feu très meurtrier.

Sergent BLANCHET, 102^e d'infanterie : mortellement frappé, le 24 février, en organisant, sous un feu meurtrier, le terrain conquis.

Sergent BOURGNEAU, 102^e d'infanterie : sous-officier modèle ; s'est avancé seul, sous une violente fusillade, jusqu'aux tranchées allemandes, et a été tué.

Soldat PATEAU, 102^e d'infanterie : s'est lancé à l'assaut au premier rang et a été tué en défendant sa tranchée sous un bombardement intense.

Soldat CLAUDE, 102^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son dévouement en allant chercher sous un feu meurtrier plusieurs officiers blessés et en les ramenant jusqu'aux lignes françaises.

Soldat SENECHAL, 102^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve du plus grand courage. S'est fait remarquer particulièrement au combat du 25 février en exhortant ses camarades. Son sous-lieutenant ayant été grièvement blessé à quelques mètres de la tranchée allemande, a réussi à le ramener dans les lignes françaises.

Chef de bataillon RUEF, 103^e d'infanterie : a montré dans la journée du 24 février une grande bravoure en circulant le long de la tranchée occupée par son bataillon sous un feu terrible d'infanterie et d'artillerie, dans le but de donner à ses hommes par sa froide attitude l'exemple du complet mépris du danger.

Capitaine MOLEUX, 103^e d'infanterie : a maintenu sa compagnie pendant plusieurs heures sous un feu d'artillerie lourde des plus violents ; a été tué à la tête de sa compagnie.

Capitaine LACHASSE, 103^e d'infanterie : blessé d'une balle à la cuisse et voulant rassurer ses hommes, a crié en ramassant son fusil : « Ce n'est rien ! ». A conservé le commandement de sa compagnie jusqu'au moment où il fut mortellement atteint par une balle en pleine poitrine.

Capitaine DAVIER, 103^e d'infanterie : a chargé héroïquement à la tête de sa compagnie et est parvenu le premier dans les tranchées allemandes où il est resté grièvement blessé.

Sous-lieutenant AVEZON, 103^e d'infanterie : blessé au début de l'action du 25 février, est resté avec sa troupe après la mort du capitaine, la maintenant, malgré le feu violent de l'artillerie. N'a quitté sa place pour se faire panser qu'au dernier moment.

Sous-lieutenant MULLEY, 103^e d'infanterie : a entraîné vigoureusement sa compagnie à la baïonnette et a réussi malgré le feu très violent de l'ennemi à s'accrocher au terrain et à s'y maintenir avec une cinquantaine d'hommes à vingt mètres des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant SEDIOT, 103^e d'infanterie : soldat admirable qui depuis le début de la campagne s'était fait remarquer par sa bravoure hors de pair et qui avait déjà été cité à l'ordre. A été tué glorieusement le 24 février à la tête de sa compagnie qu'il entraînait héroïquement à l'assaut.

Sous-lieutenant PLANTIER, 103^e d'infanterie : tué glorieusement sur le parapet d'un retranchement allemand en y pénétrant en tête de sa section.

Sous-lieutenant LANGELEZ, 103^e d'infanterie : par l'exemple d'une bravoure admirable, a entraîné vigoureusement sa section à l'assaut de la position ennemie.

Sous-lieutenant CORNU dit CARLET, 103^e d'infanterie : pendant une opération dans la nuit du 24 au 25 février, est tombé glorieusement en entraînant sa section à l'assaut d'un boyau allemand.

Sous-lieutenant DAILLIERES, 103^e d'infanterie : a été grièvement blessé en chargeant à la baïonnette à la tête de sa section qu'il entraînait par son exemple.

Adjoints MAUBOUSSIN, SAMUEL, MICHE et CHIFFOLEAU, 103^e d'infanterie : ont été tués à la tête de leur section qu'ils enlevaient superbement à l'assaut d'une position ennemie.

Chef de bataillon WIBRATTE, 101^e d'infanterie : officier remarquable à tous égards, s'est distingué dans différents combats et a été blessé. Revenu au front a donné à son bataillon une impulsion qui en a fait une unité de guerre de premier ordre. A été tué le 26 février en conduisant personnellement l'attaque de son bataillon.

Chef de bataillon MARTIN, 104^e d'infanterie : conduit son bataillon avec une énergie, une bravoure et une cranerie remarquables. Chargé dans une attaque d'enlever une partie des tranchées ennemies situées à courte distance, a procédé lui-même sous le feu à toutes les reconnaissances nécessaires. L'attaque ayant échoué devant un feu d'artillerie violent, a demandé spontanément à la recommencer sans délai.

Capitaine DUMOULIN, 104^e d'infanterie : a donné à ses hommes le plus bel exemple de courage et de sang-froid au cours des combats des 27 et 28 février. A fortement contribué par l'a-propos et la vigueur de son intervention à repousser une très forte contre-attaque ennemie à l'instant même où nos troupes venaient de donner l'assaut.

Capitaine MARCHAND, 104^e d'infanterie : après avoir brillamment lancé ses troupes à l'assaut des tranchées ennemies, a fait face avec à-propos et vigueur à une très forte contre-attaque ennemie qui menaçait de tourner notre flanc droit.

Capitaine PELTIER, 104^e d'infanterie : a fait preuve des plus belles qualités militaires, du plus grand courage et de beaucoup d'entrain depuis le commencement de la campagne. S'est fait remarquer dans différents combats. A été tué le 26 février 1915 dans les tranchées de première ligne en réglant le feu d'une batterie d'artillerie.

Sous-lieutenant GAZAN, 104^e d'infanterie : a conduit sa section à l'assaut des tranchées ennemies sous un feu violent en faisant preuve du plus grand courage et a été mortellement blessé.

Sous-lieutenant MAGADOUX, 104^e d'infanterie : a fait preuve d'un grand sang-froid et du plus grand courage en entraînant sa section à l'attaque. A été mortellement frappé.

Sous-lieutenant DELAFOND, 104^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée. A fait preuve de la plus grande bravoure, est tombé mortellement frappé à quelques mètres de la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant RENUCCI, 104^e d'infanterie : le 27 février a fait preuve du plus grand courage. Son capitaine tué, a vaillamment conduit la compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie chargeant lui-même à la tête de sa troupe.

Adjudant CHAUSSE, 104^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage en chargeant deux jours de suite à la tête de sa section sur une tranchée ennemie les 27 et 28 février 1915. S'est particulièrement distingué la dernière journée. A été tué sur le parapet de la tranchée qu'il allait occuper.

Sergent CHAUSSOINIERE, 104^e d'infanterie : isolé à la suite d'une contre-attaque, s'est cramponné au terrain avec une poignée d'hommes à moins de 30 mètres de la tranchée ennemie en transformant des trous d'obus en tranchées qu'il parvint à raccorder avec un élément conquis dans les mêmes conditions.

Sergent JEANNIOT, 104^e d'infanterie : son chef de section ayant été tué, a pris le commandement de la section, l'a maintenue jusqu'au soir dans des trous d'obus qu'il organisa en tranchées à 20 mètres de l'ennemi.

Soldat BOVAGNET, 104^e d'infanterie : s'est distingué en toutes circonstances par son abnégation, son énergie, son sentiment du devoir. Son chef de section ayant été blessé à ses côtés, a pris spontanément le commandement de ses camarades, les entraînant à l'assaut des tranchées près desquelles il tomba mortellement frappé.

Capitaine HONORE, 1^{er} génie : depuis le 22 février, n'a cessé de diriger en première ligne avec une énergie et un courage exceptionnels, l'exécution de tranchées sous le feu de l'ennemi. A réussi, après un travail acharné, à organiser, dans des conditions dangereuses, une ligne avancée qui a permis d'enlever une tranchée ennemie.

Médecin-major DE FURST, 101^e d'infanterie : s'est prodigué sans compter pendant les journées de combat des 26, 27 et 28 février. A su insulser toute son énergie à ses subordonnés, en se portant sans cesse, de jour et de nuit, sur les points les plus dangereux du champ de bataille. A ainsi réussi à faire ramener et à panser tous les blessés du régiment dans un minimum de temps.

Médecin aide-major RITOFF, 101^e d'infanterie : a excité l'admiration de son bataillon en pansant dans la tranchée, pendant toute la journée et toute la nuit, de nombreux blessés avec un dévouement inlassable.

Aumônier DE SAISSEY, 101^e d'infanterie : s'est dépensé de jour et de nuit, avec un dévouement au-dessus de tout, à secourir les blessés dans les tranchées. Est allé, sous le feu de l'ennemi, en rechercher entre les tranchées françaises et allemandes.

Médecin aide-major LOISELEUR, 124^e d'infanterie : a montré, depuis le début de la campagne, de grandes qualités de dévouement, d'activité et de courage. Le 23 septembre 1914, soigna les blessés dans un bâtiment battu par le feu des obusiers et a retiré tous ses blessés de dessous les débris de la maison écroulée.

Médecin aide-major PAMBET, du groupe de brancardiers de la 7^e division : depuis le commencement de la campagne, n'a cessé d'en-

trainer par son exemple les brancardiers de la formation dans toutes les circonstances où il s'est agi d'aller au secours des blessés dans des conditions risquées. Tout dernièrement, a dirigé à plusieurs reprises le relèvement des blessés par des routes très exposées aux projectiles, notamment dans la nuit du 26 au 27 février.

Médecin auxiliaire CABONAT, 104^e d'infanterie : a fait preuve, en plusieurs circonstances et particulièrement dans les journées des 25, 26 et 27 février, d'un mépris absolu du danger en relevant de nombreux blessés et en portant secours, sous le feu de l'ennemi, au chef de bataillon mortellement atteint.

Aumônier BROUSSE, 101^e d'infanterie : a fait preuve d'une haute conception de son devoir professionnel en apportant, jusque sur la ligne du feu, le réconfort de sa présence aux blessés grièvement atteints qui réclamaient les secours de son ministère.

Médecin auxiliaire de GAUDART D'ALAINES, 117^e d'infanterie : s'est signalé par son dévouement depuis le début de la campagne dans de nombreuses affaires notamment le 22 décembre relevant et pansant des blessés sous le feu de l'ennemi et enfin du 23 février au 4 mars.

Aumônier VITTRANT, 133^e d'infanterie : a fait preuve pendant les journées de combat des 21, 23 et 27 février 1915, du plus noble héroïsme en circulant jour et nuit sur la ligne de feu, en se glissant au mépris du danger entre les lignes adverses, tant pour remplir les devoirs de son ministère, que pour emporter les blessés tombés sur le terrain et prodiguer à ces derniers les soins de l'infirmier le plus délicat.

326^e régiment d'infanterie.

Lieutenant-colonel MUZARD : chef de corps d'une grande bravoure, a pris part, à tous les combats livrés depuis le 21 août. Blessé mortellement au combat du 31 août en menant son régiment à l'attaque.

Lieutenant BORDE : a pris le commandement de sa compagnie le 21 septembre au cours d'un violent combat, l'a conduite énergiquement à l'attaque et a montré de superbes qualités de bravoure, de calme, d'énergie et d'entraînement.

120^e régiment d'infanterie.

Lieutenant PLANCHOU : s'est distingué le 23 août dans la conduite de sa section. Commandant de compagnie, s'est distingué à nouveau au cours de la bataille de la Marne. Est tombé glorieusement le 20 septembre en conduisant sa compagnie à l'attaque d'une position fortement retranchée, alors que, blessé une première fois en entraînant ses hommes, il se relevait pour indiquer encore la direction à suivre.

Lieutenant GUYOT : commandant une section de mitrailleuses, s'est sacrifié, le 23 août, mettant en batterie contre l'ennemi débouchant d'une localité, anéantissant une section de mitrailleuses adverses, protégeant le repli de l'infanterie attaquée par des forces très supérieures. Est tombé frappé mortellement sitôt les dispositions prises.

50^e régiment d'infanterie.

Sous-lieutenant MEKNEREAUD : a montré la plus grande énergie dans tous les combats auxquels il a pris part, du 22 août au 8 septembre, et particulièrement dans la nuit du 2 au 3 septembre où, avec sa compagnie, il s'est frayé à la baïonnette un passage à travers un bataillon allemand. Blessé le 8 septembre.

63^e régiment d'infanterie.

Sous-lieutenant CABANES : a procédé, seul, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, sous un feu ininterrompu, à la reconnaissance d'une excavation produite au bord du réseau de fil de fer allemand par l'explosion d'une mine ennemie et a rapporté des renseignements très précis. A donné ainsi un bel exemple de bravoure et de sang-froid.

100^e régiment d'infanterie.

Soldat BARBE : marchant en tête d'une patrouille dans la nuit du 10 au 11 février, est tombé dans une embuscade tendue par un poste ennemi. Grièvement blessé, a donné

l'alarme à ses camarades en criant : « J'y suis, attention ». A permis par son dévouement, à la patrouille de se retirer et de remplir sa mission qui consistait à rapporter des renseignements importants sur les défenses accessoires de l'ennemi.

11^e régiment d'artillerie à pied.

Maréchal des logis BORNENS : le 26 février, alors que la batterie était sous un feu intense d'obusiers de 15 centimètres, le personnel ayant dû s'abriter, n'a pas hésité à sortir de son abri pour porter secours à un de ses servants qui, seul dans un boyau de communication, subissait un commencement d'asphyxie ; a été tué en accomplissant cet acte de courage et de dévouement.

52^e régiment d'artillerie.

Lieutenant FABRE : grièvement blessé aux deux jambes le 8 septembre 1914. A montré le plus grand courage, durant sous le feu aux canonniers qui l'entouraient, un bel exemple d'énergie et de sang-froid.

Maitre pointeur GAUMET : le 27 février 1915, étant maitre pointeur et ayant été blessé grièvement, a montré l'attitude la plus courageuse. N'a pas proféré une plainte pendant son transport douloureux et pénible à l'ambulance, faisant l'admiration des médecins qui le soignaient. A fait preuve du plus bel esprit militaire en répétant plusieurs fois : « J'ai fait mon devoir, si je dois mourir tant pis... Ce sera pour mon pays et pour mes chefs ».

47^e régiment d'artillerie.

Lieutenant TOURNEMELLE, 47^e d'artillerie : bien que dégagé par son âge de toute obligation militaire, a tenu à reprendre du service pour la durée de la guerre. A ravitaillé sa batterie pendant plusieurs mois dans des conditions particulièrement difficiles et souvent même très dangereuses. A fait preuve en de nombreuses circonstances du plus grand sang-froid et du plus grand dévouement.

8^e régiment d'artillerie lourde.

Sous-lieutenant EGUILLON : jeune officier plein d'allant, a montré comme observateur les plus grandes qualités de calme et de sang-froid ; est resté pendant vingt jours consécutifs dans un poste avancé et très exposé au feu de l'ennemi. Ayant été blessé à ce poste le 8 mars, a fait preuve de beaucoup d'énergie et de présence d'esprit.

7^e régiment d'infanterie.

1^{er} BATAILLON : le 1^{er} bataillon s'est porté avec un élan irrésistible et un admirable entraînement à l'attaque d'un ouvrage ennemi fortement organisé et défendu ; s'est emparé après une lutte très vive et s'y est maintenu malgré des contre-attaques désespérées de l'ennemi. A fait plus de cinquante prisonniers, pris dix mitrailleuses et un nombreux matériel (3 mars 1915).

Chef de bataillon SCHMUCKEL : grâce à ses habiles dispositions et à l'admirable élan qu'il a su imprimer à son bataillon, est parvenu à s'emparer d'ouvrages fortement organisés et défendus. Par son énergie, son ardent esprit offensif et son remarquable esprit de décision, a rejeté de très vives contre-attaques de l'ennemi, réussissant non seulement à se maintenir sur la partie conquise, mais aussi à gagner du terrain en avant (5 mars 1915).

Capitaine BARNY DE ROMANET : a brillamment enlevé sa compagnie en chargeant à sa tête, l'a conduite jusqu'aux tranchées ennemies qui ont été conquises, est tombé mortellement atteint au moment où il allait y pénétrer (5 mars 1915).

Capitaine THINUS : arrivé depuis huit jours à sa compagnie, l'a pour ses débuts au feu, conduite à l'assaut avec une crânerie exemplaire ; est tombé mortellement atteint au bord de la tranchée qui a été définitivement conquise le 5 mars 1915.

Sous-lieutenant ROUVIERE : les capitaines de deux compagnies étant tombés pendant l'assaut a pris le commandement de ces unités, s'est installé dans les tranchées enlevées, en a conquis lui-même 100 mètres de plus, et sans recevoir de renforts, s'est maintenu pendant dix heures, malgré deux contre-attaques ennemies (5 mars 1915).

Sous-lieutenant LAPEDAGNE : a pris le commandement de sa compagnie dont le chef était blessé et s'est maintenu pendant 10 heures dans les tranchées conquises malgré une violente contre-attaque ennemie ; sous-lieutenant de 18 ans a déjà conduit quatre fois sa compagnie au feu avec une bravoure et un sang-froid exemplaires.

Sous-lieutenant DE BARDIES : a vaillamment entraîné sa section à l'assaut de tranchées ennemies fortement défendues ; a continué à conduire l'attaque quoique blessé. **Lieutenant POPIS** : ayant occupé une tranchée récemment conquise, est parvenu, grâce à son indomptable énergie et à son ardent esprit offensif non seulement à se maintenir, mais encore s'est emparé d'une partie de tranchées adjacentes dont la possession facilitera grandement les opérations ultérieures. A été proposé pour la Légion d'honneur le 5 mars, à la suite de sa brillante conduite aux combats des 1^{er} et 17 février.

Sergent SAINTIN : après la prise d'une tranchée a conquis le 5 mars avec sa section un boyau attenant, d'une longueur de 40 mètres. S'y est maintenu malgré une violente contre-attaque.

Soldat KARSY : a encouragé et entraîné ses camarades à l'assaut ; a pénétré le premier de sa compagnie dans une tranchée ennemie, où il a tué quatre Allemands.

Aspirant BOUNIOLS : s'est élancé brillamment à la tête de sa section sur une tranchée fortement occupée par l'ennemi. A été tué après avoir réussi à s'en emparer.

Soldat COUZY : s'est brillamment conduit pendant l'attaque d'un bois ; blessé mortellement, s'est écrié : « Je sens que je vais mourir, mais dites à mes camarades que je suis content d'avoir fait mon devoir jusqu'au bout ».

Sergent major HITTE : affreusement mutilé par un obus, a voulu, avant de mourir, donner à son commandant de compagnie tous les renseignements qu'il avait pu recueillir sur l'ennemi ; a donné ces renseignements, est mort ensuite.

Adjudant BLANC : blessé mortellement en conduisant avec la plus grande bravoure, sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sergent BADIE : a maintenu avec la plus grande énergie sa troupe dans les tranchées nouvellement conquises ; a repoussé avec vigueur plusieurs contre-attaques ennemies au cours desquelles il a tué plusieurs Allemands de sa main.

Adjudant VIGNARD : n'a cessé, au cours des dernières attaques, de se distinguer par son entraînement, sa bravoure et son sang-froid. Le 19 février, notamment, s'est lancé à la tête de son peloton, à l'assaut d'une tranchée ennemie dont il s'est emparé et où il a réussi à se maintenir malgré un feu intense de l'ennemi.

Caporal BERNE : a fait preuve du plus grand courage et d'un sang-froid remarquables en arrêtant seul par son feu une contre-attaque ennemie qui tentait de déboucher par un boyau ; a donné ainsi à une fraction de sa compagnie la possibilité d'intriquer et de faire un certain nombre de prisonniers.

Adjudant BONFANTE : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une énergie et d'un courage au-dessus de tout éloge ; s'est particulièrement distingué pendant l'attaque d'un bois et a assuré le commandement de la compagnie dans des circonstances difficiles.

Sergent FRAYSSEIX : patrouilleur d'une rare audace, a conduit également, à plusieurs reprises, sa demi-section avec beaucoup d'autorité et le plus grand courage, à l'assaut de tranchées ennemies. Quoique blessé, est resté à la tête de sa troupe et n'est allé ensuite se faire panser que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.

Sergent DELPE : pendant la marche par bonds, s'est levé, malgré le feu violent de l'ennemi, en criant : « Allons-y carrément ». A été suivi de toute la compagnie, dont le chef a été tué.

Sergent BARRERE : lors d'une contre-attaque de nuit, a pris le commandement d'une unité dont tous les chefs avaient été tués et a fortement contribué à repousser l'ennemi.

Soldat SOULLIÉ : a montré le plus grand courage en sautant le premier de sa compagnie dans une tranchée ennemie et en appelant ses camarades.

CITATIONS

7^e régiment d'infanterie (suite).

Sergent AUDEGUIS : chargeant à la tête de sa section et séparé de sa compagnie s'est emparé de 50 mètres de tranchées.

9^e régiment d'infanterie.

Chef de bataillon BENECH : a conduit son bataillon à l'assaut d'une position très difficile avec la plus belle intrépidité et l'a maintenu énergiquement jusqu'au moment où il a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant CAZEAUX : a brillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes ; est tombé mortellement frappé en abordant l'ennemi.

Sous-lieutenant FAURE : a conduit sa compagnie avec un entraînement remarquable à l'assaut des tranchées allemandes. A été mortellement frappé en abordant l'ennemi.

Sous-lieutenant BARRIERE : a brillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes. A été mortellement frappé en abordant l'ennemi.

Sous-lieutenant OUDIN : a conduit brillamment sa section à l'assaut des tranchées allemandes. A été mortellement frappé en abordant l'ennemi.

Sous-lieutenant RICARD : a brillamment entraîné sa troupe, le 18 février, à l'assaut des tranchées allemandes. A occupé une tranchée ennemie. S'est emparé d'un petit poste et a maintenu sa section sur la position, malgré une contre-attaque, grâce à son énergie et à son sang-froid.

Capitaine PLANTEVIGNE : a, pendant le combat du 5 mars, fait preuve du courage le plus froid ; a été mortellement atteint en organisant la défense d'un boyau dont il s'était emparé.

Capitaine DEVILLE : chargé de renforcer des compagnies qui venaient d'enlever une tranchée ennemie aux combats du 5 mars, s'est courageusement élancé dans une zone battue par un feu violent. A été mortellement atteint en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant BOSCREDON : s'est élancé courageusement à l'attaque, à la tête de sa section ; blessé grièvement a continué à entraîner son unité, est tombé mortellement atteint d'une deuxième blessure à quelques mètres de la tranchée allemande.

Sous-lieutenant DESSALLE : le 6 mars, chargé d'appuyer l'attaque d'une compagnie dont le capitaine venait d'être tué, s'est porté sous un feu violent dans un boyau dont cette compagnie s'était emparée et a organisé avec la plus grande énergie la défense du terrain conquis.

Sous-lieutenant GUILLOU : a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes et a fait preuve de la plus grande énergie en la poussant en avant au moment où, sous un feu violent, elle venait de s'arrêter.

Adjudant-chef CASSAGNE : a fait preuve, à l'attaque du 5 mars, d'un rare courage et a entraîné sa section à l'assaut sous un feu violent de mitrailleuses.

Adjudant MARTY et sergent LAMBROU : se sont portés vaillamment à l'assaut à la tête de leur section et sont tombés mortellement frappés à quelques mètres de la tranchée allemande.

Adjudant MAURY : sous-officier d'un rare sang-froid, a donné le 5 mars un bel exemple de mépris du danger en explorant, sous un feu des plus violents, le terrain en avant de sa tranchée. A été blessé au cours de cette reconnaissance.

Aspirants FRAGNEAU et LEBBE : ont brillamment conduit leur section à l'assaut des tranchées allemandes, sont tombés mortellement frappés en abordant l'ennemi.

Sergent-major DROZIN : a brillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées ennemies, et a défendu avec la plus grande énergie un boyau dont il s'était emparé.

Caporal RIVIERE : blessé une première fois dans la matinée du 18 février 1915, a continué à assurer son commandement. Atteint de nouveau à seize heures trente par une balle qui lui a traversé l'oreille gauche, est retourné à la tranchée après pansement et n'a cessé d'encourager les hommes de son escouade soumis à un feu des plus violents.

Caporal PILLOT : blessé lorsqu'il entraînait ses hommes à l'assaut en criant : « En avant les enfants ! Vive la France, mon commandant. »

11^e régiment d'infanterie.

Chef de bataillon TRAMOND : a brillamment entraîné son bataillon à l'assaut des tranchées allemandes et a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant BONARDI : s'est fait remarquer par son énergie et sa bravoure pendant toute la durée de la campagne. Décoré à la suite du combat du 26 septembre 1914. A entraîné bravement sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie le 16 février et a repoussé avec beaucoup d'énergie la contre-attaque allemande qui avait suivi l'enlèvement de la position.

Lieutenant LEHMANN : au cours de la journée du 17 février, a maintenu pendant quinze heures, avec la plus grande énergie, sa compagnie sous un feu violent d'artillerie ; a été mortellement frappé au cours de ce bombardement.

Lieutenant BACQUE : chargé d'attaquer une tranchée allemande, a enlevé brillamment sa compagnie qu'il avait maintenue préalablement sous un feu violent d'artillerie, s'est précipité ensuite à l'assaut à la tête de ses hommes et s'est jeté avec eux dans la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant COLMANT : s'est précipité au-devant d'éléments de diverses compagnies en a pris le commandement et les a entraînés, par un bel exemple et sa froide résolution, à l'assaut d'une tranchée allemande. **Sous-lieutenant DUPUY** : s'est porté au-devant d'éléments de diverses compagnies, en a pris le commandement et, par son énergie et son bel exemple les a entraînés à l'attaque d'une tranchée ennemie.

Capitaine de JAUSIONDY DUCLOS : blessé le 22 août a continué à commander provisoirement son bataillon et n'a consenti à se laisser évacuer que sur l'invitation pressante du médecin. Revenu sur le front, à peine guéri, a fait preuve en maintes circonstances de courage et d'énergie. Au cours des attaques des 16 et 17 février a circulé constamment dans les boyaux de communication sous un feu très violent d'artillerie pour renseigner son chef de corps sur la situation des unités de première ligne.

Sous-lieutenant POITROT : a conduit sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie. Protégé à terre par le souffle d'un obus dont un éclat la contusionnait à la jambe, a pu rallier sous un feu violent d'artillerie lourde les hommes de sa compagnie, avec lesquels il a concouru toute la journée à la garde des tranchées.

Sous-lieutenant BAUDIMONT : a, par son énergie, maintenu sa section sous un feu violent d'artillerie. Blessé au cours du combat.

Sergent MIANE : a donné le plus bel exemple de bravoure et d'esprit du devoir en précédant ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie et en disant à son lieutenant, après avoir été grièvement blessé : « Je suis content, j'ai fait mon devoir ». Est mort à la suite de ses blessures.

Adjudant LE CARDINER : tous les officiers de sa compagnie ayant été blessés, a pris le commandement de son unité ; l'a brillamment enlevée pour la conduire à l'assaut de la tranchée ennemie et est tombé grièvement blessé.

Soldat CEASAGNAC : est parti avec son capitaine à l'assaut des tranchées allemandes ; celui-ci ayant été blessé, l'a porté dans un trou d'obus où il lui a prodigé des soins. Rentré dans nos lignes à la faveur de la nuit est reparti pour le chercher avec des brancardiers qu'il a conduits sur le terrain de la lutte et a réussi à rapporter son capitaine.

Soldat CONSTANT : s'est glissé à cinq reprises différentes sous le feu jusqu'aux tranchées ennemies et a ramené dans nos lignes des camarades blessés tombés en donnant l'assaut.

Sergent LACANT : son capitaine blessé à l'assaut des tranchées allemandes n'ayant pu être recueilli par les brancardiers, n'a pas hésité à sortir seul de la tranchée à la pointe du jour pour aller le chercher et le ramener dans nos lignes sous les balles ennemies. A fait preuve pendant toute la journée du 16 février d'une énergie remarquable en maintenant sous le feu les hommes de sa section.

Caporal VERMANDE : a montré, au cours de la campagne, la plus grande énergie et un

courage à toute épreuve. Toujours prêt à exécuter comme volontaire les missions les plus périlleuses. Blessé à la main dans la matinée du 16 février par un éclat d'obus s'est pansé lui-même et a exercé toute la journée le commandement de son escouade.

20^e régiment d'infanterie.

Chef de bataillon ESPINET : a porté le 16 février, son bataillon à l'attaque d'un bois avec un calme, un sang-froid et une énergie au-dessus de tout éloge ; a continué le lendemain l'occupation de ce bois et en a maintenu la possession pendant cinq jours sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie jusqu'au moment où il a été relevé par des troupes d'un autre corps.

Capitaine NOUGUES : pendant les combats du 16 au 20 février, a conduit sa compagnie avec un calme et un sang-froid admirables, a arraché successivement à l'ennemi deux lignes de tranchées fortement organisées, a repoussé plusieurs contre-attaques et a fait subir à l'ennemi de très grosses pertes.

Capitaine PHALIP : le 18 février au moment d'une contre-attaque allemande a fait preuve de beaucoup de sang-froid et d'esprit de décision, et, par ses habiles dispositions a contribué à la prise de quarante-cinq Allemands qui avaient refoulé les défenseurs des tranchées avancées (2^e citation).

Capitaine D'AURIAC : dans les engagements auxquels le corps a pris part, depuis le 20 décembre, a parfaitement secondé le chef de corps, se prodiguant pour aller, sous un feu violent, reconnaître la situation des diverses unités. S'est particulièrement distingué au cours des combats du 16 au 20 février, et notamment le 16 février, en allant porter des instructions à un bataillon dans un secteur des plus exposés.

Sous-lieutenant BRUNEAU : s'est précipité à la tête de sa section à l'assaut d'une tranchée solidement tenue par l'ennemi, y est entré le premier, l'a retournée et y a fait dix prisonniers. A repoussé énergiquement deux contre-attaques dirigées sur le front de sa section.

Sous-lieutenant VIAUD : s'est élancé à la tête de sa section à l'assaut d'une tranchée allemande solidement défendue, y est entré le premier, y a fait de nombreux prisonniers et a repoussé deux violentes contre-attaques.

Sous-lieutenant AUBIGES : tué à la tête de sa section au moment où il l'entraînait brillamment à l'assaut des tranchées ennemies.

Lieutenant DUCRET : a conduit sa compagnie avec le plus grand sang-froid, s'est emparé d'une tranchée fortement organisée et a repoussé plusieurs contre-attaques.

Sous-lieutenant ROLIN : le 16 février a enlevé une tranchée solidement organisée, a été blessé au cours de l'assaut, a lancé sa compagnie sur une deuxième tranchée et n'a quitté son commandement qu'après s'être assuré que les tranchées avaient été organisées contre l'ennemi.

Sous-lieutenant DE BERTRAND DE CROZEFON : a fait preuve en toutes circonstances, des plus belles qualités de courage et de sang-froid ; à l'attaque du 16 février, a détendu avec la dernière énergie un boyau de communication ; est tombé à la tête de sa section.

Sous-lieutenant PAUMES : le 16 février, a entraîné très crânement ses hommes hors de la tranchée, à l'attaque d'une position ennemie, sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses ; est tombé à la tête de sa section (2^e citation).

Sous-lieutenant LOUPIAC : blessé grièvement le 16 février en défendant une tranchée conquise, a maintenu par son ascendant, son unité face à l'ennemi.

Adjudant-chef THEO : s'est distingué par sa bravoure dans la journée du 16 février ; ayant reçu trois blessures, a conservé le commandement de sa section avec une énergie inébranlable. (A déjà été cité à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite le 8 octobre.)

Sergent MARTIN : au moment où sa section s'élance à l'assaut d'une tranchée allemande a fait preuve de la plus grande énergie pour secondar son lieutenant. N'a pas hésité à partir en reconnaissance immédiatement après sur une deuxième tranchée où il a été grièvement blessé.

Sergent DUCASSE : commandant une section de mitrailleuses, s'est élancé avec une compagnie d'assaut et a reconnu un emplacement pour sa section avec beaucoup de sang-

froid et de calme sous un feu très violent d'infanterie. A maintenu durant 5 heures sa section en position bien que réduite à 3 hommes, en attendant des renforts. A assuré le tir de sa section sous un bombardement écrasant, chargeant lui-même une de ses pièces.

Soldat **ROUSSILLE** : sa compagnie ayant conquis une tranchée, a été tué au moment où il criait à ses camarades du haut du parapet de cette tranchée : « En avant, en avant ! »

Adjudant **BORDES** : la jambe cassée par un projectile quelques instants après l'enlèvement d'une tranchée, est resté à son poste jusqu'à la fin de la journée encourageant ses hommes dans la continuation de la lutte.

Adjudant **MERCADIER** : à l'assaut du 16 février, s'est élancé le premier dans la tranchée, a désarmé un Allemand fait prisonnier. Les officiers ayant été blessés, a assuré le commandement de sa compagnie qu'il a maintenue sur les positions et a repoussé plusieurs contre-attaques violentes.

Sergent-major **DUFFOUR** : malgré un feu très nourri de l'infanterie ennemie, s'est élancé à la tête de sa section à l'assaut d'une tranchée allemande solidement défendue, s'en est emparé ; a repoussé de violentes contre-attaques ; a été grièvement blessé.

Sergent **JARRET** : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une grande bravoure. Dans la nuit du 16 février, alors que les Allemands couvraient les tranchées de bombes, s'est porté de sa propre initiative, en avant de la tranchée et au moyen de grenades, a réussi à déloger l'ennemi. A été grièvement blessé.

Sergent **CHOSSON** : malgré un feu très nourri de l'infanterie ennemie, s'est élancé à la tête de sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie solidement défendue, a contribué à repousser deux violentes contre-attaques. A été très grièvement blessé.

Soldat **LA MOUROUX** : a sauté le premier dans une tranchée allemande. Entouré de nombreux ennemis en a tué plusieurs à la balonnette et a tenu les autres en respect jusqu'à l'arrivée de ses camarades.

Soldat **ESPINOZA** : au combat du 16 février a donné le plus bel exemple de bravoure et d'énergie. Envoyé en reconnaissance, n'a pas hésité à franchir la tranchée nouvellement conquise au delà de laquelle était une ligne de tirailleurs ennemis couchés. A été grièvement blessé.

Caporal **SAINT-MARTIN** : est entré le premier dans une tranchée allemande, le 16 février, y a maintenu en respect une vingtaine de soldats allemands qui ont été faits prisonniers.

Soldat **PONTERIE** : après la prise d'une tranchée fortement défendue, a transmis plusieurs fois les renseignements envoyés à son capitaine par son chef de section sous un feu excessivement intense d'infanterie et d'artillerie, s'est prodigué pendant les cinq jours de combat, a été blessé et a demandé à conserver quand même sa place dans le rang.

Caporal **LAFFORGUE** : a remplacé son chef de 1/2 section tué ; a fait preuve d'une intelligence et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge, s'est dépensé sans compter pour arrêter les contre-attaques tentées par l'ennemi. A été blessé.

Caporal **MALLET** : au combat du 16 février, envoyé en reconnaissance, n'a pas hésité à franchir une tranchée nouvellement conquise au delà de laquelle se trouvait une ligne de tirailleurs ennemis couchés. A été très grièvement blessé.

Caporal **PHILIP** : au combat du 16 février, a donné le plus bel exemple de bravoure et de franche énergie. Envoyé en reconnaissance, n'a pas hésité à franchir la tranchée nouvellement conquise, au delà de laquelle se trouvait une ligne de tirailleurs ennemis. A été grièvement blessé.

207^e régiment d'infanterie.

Chef de bataillon **DUSSAUT** : le 16 février, chargé de l'attaque d'un bois, a dirigé celle-ci, sous un feu violent, avec calme, sang-froid et énergie, donnant à tous le plus bel exemple de courage, jusqu'au moment où il est tombé grièvement blessé.

Lieutenant **ROUMIEUX** : le 16 février, a vaillamment entraîné sa compagnie à l'assaut d'un bois, sous un feu violent ; a fait preuve de courage et d'énergie, a renouvelé par deux

fois l'assaut et est tombé grièvement blessé sur les défenses accessoires de l'adversaire. A déjà été blessé le 8 septembre 1914.

Lieutenant **ERNST** : est tombé glorieusement frappé, le 13 février 1915, au moment où il relevait son colonel grièvement blessé.

Sous-lieutenant **ARNAL** : après avoir donné le plus bel exemple de bravoure et d'entraînement depuis le début de la campagne, a été tué le 17 février 1915 au moment où il se préparait, avec beaucoup de sang-froid et d'énergie, à lancer sa compagnie à l'attaque des tranchées ennemies.

Lieutenant **ALIX** : le 16 février, à la tête de trois sections de la compagnie, s'est porté à l'assaut des tranchées ennemies, s'y est maintenu sous un feu des plus meurtriers jusqu'au moment où il a pris le commandement d'un bataillon qu'il a rallié sous une pluie de balles et un feu violent d'artillerie.

Lieutenant **POISSON** : le 16 février, a été blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut, n'a consenti à se faire soigner qu'après avoir reformé sa compagnie. Depuis le début de la campagne a fait preuve d'un admirable courage, notamment le 26 septembre 1914 où, sous un feu intense, il a ravitaillé en munitions, trois fois sa compagnie et les compagnies voisines. A été chercher et a mis en position lui-même une mitrailleuse dont le concours a contribué au succès de la journée.

Sous-lieutenant **SIRIEIX** : le 26 février, s'est porté à la tête de sa section à l'assaut de la position ennemie sous un feu violent ; a pris le commandement de la compagnie et l'a maintenue sur la position jusqu'à ce qu'on lui ait donné l'ordre de se replier.

Sous-lieutenant **LAVAYSSE** : bien que les défenses accessoires de l'ennemi n'aient pas été entièrement détruites, s'est à la tête de sa section courageusement élancé vers les tranchées allemandes malgré un feu violent des mitrailleuses ennemies, donnant ainsi à ses hommes un bel exemple d'énergie (17 février 1915).

Sous-lieutenant **FAUVEL** : le 15 mars, a brillamment entraîné sa section sous une fusillade intense pour secourir les troupes qui venaient de s'emparer d'une tranchée ennemie. A, par ce fait, assuré la conservation de la tranchée conquise. Blessé pendant l'action, a conservé le commandement jusqu'au soir.

Sous-lieutenant **COMBEBIAS** : le 5 mars, s'est porté seul sous la fusillade dans les tranchées ennemies conquises ; a maintenu par son ascendant les troupes d'assaut qui, dépourvues de la plupart de leurs chefs marquaient un fléchissement. A contribué très efficacement à la conservation de la tranchée en organisant la défense.

Sous-lieutenant **CARBONEL** : le 16 février, a entraîné vigoureusement sa section à l'assaut ; a pris le commandement de la compagnie après que son commandant eût été blessé, et l'a maintenue sous un feu violent près des fils de fer qu'il essayait de faire couper.

Sergent-major **GENOT** : le 5 mars, s'est par deux fois lancé sur les tranchées ennemies ; la première fois a été séparé de sa section par un feu violent de mitrailleuses et a dû revenir sur ses pas pour chercher ses hommes. La deuxième fois a réussi, par son courage, son entraînement et son sang-froid, à entraîner toute sa section à l'occupation de la tranchée conquise. Depuis le début de la campagne, se signale à l'attention de ses chefs.

Sergent **MAISON** : le 5 mars a vigoureusement entraîné ses hommes pour contribuer à l'occupation d'une tranchée ennemie. Malgré trois blessures est resté au milieu de ses hommes dont il a soutenu hautement le moral par sa ferme attitude et ses encouragements.

Caporal **DELSAHUT** : le 5 mars a été blessé à la tête en venant occuper une tranchée ennemie ; a refusé tout secours et n'a cessé d'encourager ses camarades et ses hommes jusqu'à ce qu'une contre-attaque ennemie fut repoussée.

Adjudant-chef **GABARET** : le 5 mars s'est emparé, à la tête de sa section, de plus de 100 mètres de tranchée ennemie dans laquelle il a pris deux mitrailleuses et fait 16 prisonniers. A réussi ainsi à établir la liaison entre deux compagnies d'un régiment voisin, déjà entrées dans la tranchée.

Sergent-major **DELFORT** : s'est lancé bravement en tête de sa section pour l'entraîner

à l'assaut et est tombé mortellement frappé (1^{er} février 1915).

Cycliste **BOUYGUES** : a été blessé le 18 février en soignant, sous un feu intense de mousqueterie et de mitrailleuses, son colonel très grièvement blessé.

Soldat **FOUILLE** : le 5 février a fait preuve d'une grande bravoure en allant chercher à quelques pas des lignes allemandes et sous un feu violent son sergent grièvement blessé. A été blessé le 17 février 1915 en portant un ordre à son chef de section.

Sergent-major **JARRY** : bien que les défenses accessoires de l'ennemi n'aient pas été entièrement détruites, s'est élancé courageusement à la tête de sa section vers les tranchées allemandes, malgré un feu violent de mitrailleuses ennemies, donnant ainsi à ses hommes un bel exemple d'énergie.

Adjudant **GASQUET** : le 18 février, a exposé courageusement sa vie pour aller chercher, sous un feu violent de mitrailleuses son colonel blessé ; a été assez heureux pour le ramener dans les tranchées françaises, d'où il a pu être transporté à l'ambulance.

Caporal **JANDON** : le 16 février, a donné un bel exemple de courage et de sang-froid en allant, sous une vive fusillade, ouvrir la brèche dans les réseaux de fil de fer de l'ennemi.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Général de brigade **BESSE**, commandant l'artillerie d'une armée : officier général des plus distingués. A rendu les plus grands services au cours de la campagne. A été cité à l'ordre de l'armée le 13 septembre 1914. A été blessé.

Colonel **LEBOUC**, chef d'état-major d'une armée : qualités d'organisation et sens tactique qui se sont encore affirmés brillamment au cours des différents combats que l'armée a eu à soutenir.

Lieutenant-colonel **DE LOUSTAL**, 28^e d'artillerie : officier tout à fait remarquable, tant par son instruction militaire que par ses qualités de commandement. A fait preuve au cours de cette campagne, d'une énergie et d'une bravoure sans pareilles.

Lieutenant-colonel **FRACQUE**, commandant l'artillerie d'une division : commandant de l'artillerie divisionnaire tout à fait remarquable. A su faire de ses groupes de batteries formés des éléments les plus divers au début de la campagne, des groupes de tout premier ordre, inculquant à tous son énergie et son allant. Officier très méritant à tous points de vue.

Lieutenant-colonel **FROMHEIM**, 2^e d'artillerie : d'un dévouement à toute épreuve. S'est toujours prodigué, depuis le début de la campagne dans les endroits les plus dangereux pour exécuter lui-même les reconnaissances et soutenir le moral de ses batteries engagées. Blessé une première fois, en septembre, sur la ligne de feu pendant une reconnaissance, une deuxième fois en février en demeurant à découvert afin de maintenir sous le feu, par son exemple, les travailleurs d'une tranchée. Exerce, en outre, depuis six mois, avec autant d'autorité que de compétence le commandement de son régiment.

Colonel **MASSENET**, commandant l'artillerie d'une division : officier supérieur d'une valeur exceptionnelle ; a organisé le service de l'artillerie dans le secteur d'une façon remarquable.

Lieutenant-colonel **BUNOUST**, commandant l'artillerie d'une division : excellent chef de corps qui a rendu et qui rend encore d'importants services, a très vite compris le rôle de l'artillerie dans la guerre actuelle et la nécessité de sa liaison très étroite avec l'infanterie. Obtenant d'excellents résultats de tout son personnel auquel il a su communiquer son entraînement. A cinq campagnes de guerre, au Congo, à Madagascar et au Chili.

Lieutenant-colonel **NICOLAS**, 61^e d'artillerie : d'un dévouement absolu, consciencieux, discipliné, très grièvement blessé d'un éclat d'obus le 25 septembre, blessure dont il se remet encore très difficilement en mars 1915.

Colonel **CLEMENT**, 27^e d'artillerie : officier supérieur de très grande valeur dont les multiples qualités d'intelligence, de savoir, de

vigueur et de commandement se sont toujours et très utilement employées depuis le début de la campagne.

Colonel **LE GALLAIS**, commandant l'artillerie d'un corps d'armée : officier supérieur vigoureux et énergique qui a de longs et beaux services et s'est acquis de nouveaux titres depuis l'entrée en campagne en commandant avec distinction un régiment d'artillerie puis l'artillerie d'un corps d'armée.

Colonel **BEVEL**, 4^e d'artillerie lourde : spécialiste de l'artillerie lourde, a su en toutes circonstances organiser d'une façon remarquable le tir des nombreuses batteries qu'il a eu à diriger et en a obtenu le maximum de rendement.

Colonel **KAPPES**, 21^e d'artillerie : commande depuis le début de la campagne son régiment avec beaucoup de compétence et d'énergie. Chef de corps parfait. A su organiser l'artillerie de son secteur d'une façon remarquable pour les attaques malgré les difficultés rencontrées. Donne à tous l'exemple du sang-froid et du calme sous le feu.

Colonel **GAILLARD-BOURNAZEL**, commandant une artillerie divisionnaire : officier supérieur d'une activité et d'un zèle exceptionnels. S'est dépensé sans compter pour l'organisation du tir dans le secteur de la division. A rendu de signalés services à la commission d'expériences et acquis de nouveaux titres dans le commandement de l'artillerie divisionnaire.

Colonel d'artillerie **PONT** : dirige depuis le début de la campagne avec la plus grande sûreté un des organes les plus importants de l'état-major général. A su constamment préparer les décisions du haut commandement, et en particulier les plus graves, grâce à son entente des hautes questions militaires, à son esprit de précision et à son sens des réalités. Services exceptionnels.

Chef d'escadron **DE ROUX**, 55^e d'artillerie. Colons **LEDUC**, 10^e d'artillerie à pied ; **HAFFNER**, 7^e d'artillerie ; **GAGES**, directeur de l'atelier de construction de Bourges.

Officier d'administration **DE LAPLACE**, parc d'artillerie de place de Versailles. Chef d'escadrons **ROGNONI**, commandant le train des équipages d'un corps d'armée : chef de corps très actif, expérimenté, obtient le meilleur rendement de son unité.

Chef d'escadrons **PELTIER**, commandant le train des équipages d'un corps d'armée : a organisé son service avec beaucoup de zèle et de compétence, malgré certaines complications inhérentes à la constitution hétérogène de ses compagnies. S'est acquis ainsi de nouveaux titres qui viennent s'ajouter à ceux qu'il possédait antérieurement.

Général de brigade **ARNOUX**, commandant le génie d'une armée : rend tous les jours les plus grands services comme commandant du génie d'une armée. D'un dévouement inlassable, d'une grande activité, d'une compétence indéniable. Figurait au tableau de concours de 1914.

Général de division **PIARRON DE MONDESIR**, commandant un corps d'armée : s'est distingué depuis le début de la campagne à la tête d'une brigade puis d'une division et d'un corps d'armée. A su, grâce à sa bravoure personnelle et ses qualités de commandement, faire face à des situations particulièrement difficiles.

Général de brigade **HELLOT**, chef d'état-major d'une armée : excellent chef d'état-major d'une armée. D'un zèle infatigable, a rendu les plus grands services et a donné à plusieurs reprises des preuves de son sang-froid.

Colonel **GOUBET**, commandant le génie d'un corps d'armée : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Colonel **MASSELIN**, commandant le génie d'une place : officier très actif, très zélé, très consciencieux, très expérimenté. A rendu les plus grands services dans l'organisation de son secteur.

Colonel **BEJOT**, commandant le génie d'un corps d'armée : a su dans des conditions particulièrement difficiles, donner une heureuse impulsion au service du génie dans le corps d'armée. S'est en toute circonstance, dépensé sans compter, ne craignant ni sa peine, ni le danger.

Colonel **BRACONNOT**, commandant le génie d'un corps d'armée : a dirigé depuis le début

de la campagne, avec beaucoup de compétence, le service du génie de son corps d'armée. Par l'étendue de ses connaissances techniques, a donné une réelle impulsion aux travaux de mine qui sont exécutés depuis cinq mois sur le front.

Colonel **ZELLER**, commandant le génie d'un corps d'armée : nommé au commandement du génie du corps d'armée, exerce son service avec zèle et dévouement.

Lieutenant-colonel **LEFEVRE**, commandant le génie d'un corps d'armée : chargé depuis le 16 septembre de commander le détachement occupant un bois, s'est acquitté de cette mission avec une intelligence et une énergie remarquables. A non seulement maintenu intégralement l'occupation de ses positions, mais a continuellement gagné du terrain par un emploi extrêmement judicieux des travaux de fortification et de sape. Beaucoup d'énergie et de sang-froid.

Colonel **SEURRE**, commandant le génie d'un corps d'armée : depuis le commencement de la campagne a fait preuve, en toutes circonstances, d'une activité et d'une rapidité d'exécution remarquables. A toutes les qualités du chef. A contribué pour beaucoup à l'organisation défensive, à la création d'abris et de communications.

Colonel **CHALES**, directeur du service de la télégraphie militaire d'une armée : affecté à la mobilisation au quartier général d'une armée comme chef du service télégraphique de première ligne, s'est acquitté de ses fonctions depuis le début de la campagne avec un zèle et une compétence au-dessus de tout éloge, dans des circonstances souvent difficiles, son activité et son esprit pratique lui ont permis de s'adapter à son service aux situations les plus délicates.

Colonel **TISSIER**, chef d'état-major d'un détachement d'armée : chef d'état-major actif et zélé qui a rendu dans ses fonctions les plus éminentes services par sa compétence et ses qualités professionnelles.

Colonel **LANTY**, commandant le génie d'une place : exerce avec compétence, autorité, activité et dévouement les fonctions de commandant du génie de la place, a réalisé des prodiges pour en compléter l'organisation défensive. Sur le front, s'est montré, en maintes circonstances, bon ingénieur et brave soldat.

Chef de bataillon **CADROY**, chef du génie d'une place : nombreuses annuités antérieures. S'est acquis de nouveaux titres par ses services dans la campagne actuelle.

Chef de bataillon **DUCHENE**, état-major d'un commandement du génie : a conçu le principe d'un canon de tranchée qui, une fois mis au point, a produit des effets destructeurs permettant à nos troupes de prendre sur l'ennemi, dans la lutte rapprochée, un réel ascendant matériel et moral.

Colonel **BRETAUD**, commandant le génie de la 21^e région.

Chefs de bataillon **ANDRIEU**, à Bône, et **SERRA**, dépôt du 1^{er} régiment. Colonel **QUILLET**, ministre de la guerre. Intendant militaire **L'HOMME** : inscrit au tableau de concours de 1914. Haut fonctionnaire de valeur. Scrupuleusement consciencieux. Rend d'excellents services.

Intendant militaire **LAURENT** : haut fonctionnaire des plus distingués, dont la compétence et l'activité ont été appréciées.

Intendant militaire **ADAM** : a rempli avec une haute distinction et une entière autorité les fonctions d'intendant d'une armée.

Intendant militaire **BERTRAND** : beaux états de services et campagnes. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle, en dirigeant avec compétence le service de l'intendance d'un corps d'armée.

Sous-intendant militaire **LASSERON** : fonctionnaire d'une grande valeur qui a toujours été noté d'une façon très élogieuse. Rend les meilleurs services dans ses fonctions de directeur de l'intendance d'un corps d'armée. Sous-intendant militaire **BABOU** : fonctionnaire très actif, très compétent et très vigoureux, dirigeant son service avec une compétence éclairée.

Sous-intendants **GALIBERT D'AUQUE**, **TOUPNOT**, **PEROTTIN** et **PAULIN**, officiers d'administration **AMBROGI** et **GODELLE**.

Médecin inspecteur **BERTHIER** : a fait preuve de hautes qualités au cours de la campagne et s'est acquis de nouveaux titres par ses services dans l'organisation et la

direction du service de santé d'un corps d'armée.

Médecin principal **BRISSE-SAINTE-MARY** : a rendu depuis le début de la campagne, comme directeur du service de santé d'un corps d'armée, des services éminents qui s'ajoutent à de longs services antérieurs. Médecin principal **VOGELIN** : excellent médecin, plein de dévouement, a dirigé son service avec beaucoup de compétence depuis le début de la campagne.

Médecin principal **LENEZ** : chef de service de tout premier ordre. Grâce à son activité, à son calme, à son sang-froid, à son énergie, a été un auxiliaire très précieux du général de division et a contribué puissamment, par son action et sa surveillance incessante des médecins des corps de troupe et des formations sanitaires, à réduire le nombre des indisponibles de la division à un chiffre souvent inférieur à celui du temps de paix à pareille époque de l'année. Serviteur modeste et dévoué.

Médecin principal **MARTIN** : remarquable chef de service qui n'a pas cessé depuis le début de la campagne de diriger avec une intelligence, un dévouement, une conscience, dignes des plus grands éloges le service de santé de sa division ; notamment le 22 août où il est resté à l'ambulance après le départ de toutes les troupes, les 27 et 28 août, les 7, 8, 9 et 10 septembre et enfin à l'attaque du 8 décembre. N'a jamais hésité, avec un courage calme et tranquille, à se porter aux postes les plus périlleux pour assurer le bon fonctionnement de son service.

Médecin principal **ALVERNHE** : blessé grièvement au début de la campagne d'un éclat d'obus qui lui a fait perdre presque complètement la vision de l'œil droit. Dirige son service avec autant de zèle et de dévouement que de savoir et d'autorité. Depuis le début de la campagne, se dépense sans compter et a fait preuve en maintes circonstances de la plus grande bravoure et du plus grand mépris du danger.

Médecin principal **BEIGNEUX** : nombreuses campagnes antérieures. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle par son zèle et son dévouement.

Médecin principal **GEORGES** : médecin chef de l'hôpital d'évacuation n° 21, s'est acquitté avec un zèle, une conscience et un dévouement dignes des plus grands éloges, de son service parfois très délicat et très lourd, surtout en août et septembre.

Médecin principal **SABATIER** : a rendu des services exceptionnels dans les fonctions qu'il occupe et au cours des missions qui lui ont été confiées. Très méritant. A 18 ans de grade de chevalier et 8 campagnes, dont 4 de guerre.

Médecins principaux **LEBON**, **SAGRANDI**, **GALZIN**, **BATUT**, **SICARD**, **JAUBERT** et **CULTIN** : pharmacien-major **CABANEL**.

Officier d'administration **CARDON** : a ajouté à ses titres antérieurs résumés dans ses qualités de gestionnaire expérimenté et avisé, ayant donné la mesure de sa valeur au cours de campagnes lointaines, de nouveaux titres à la seule récompense qui puisse lui échoir maintenant. S'est distingué, depuis le début de la campagne, par son attachement au travail, son activité constante et de hautes qualités administratives. Il sait prévoir les besoins des formations sanitaires et permet au médecin de l'armée de satisfaire rapidement toutes les demandes d'approvisionnement de l'avant et de l'arrière, grâce à l'excellente tenue de son service.

Officier d'administration **AUBERLINDER**. Officier d'administration **GROJEAN** : officier d'une conscience et d'un caractère parfaits ; assure depuis sept mois son service de façon très satisfaisante et sans aucune défaillance. Très méritant.

Officier d'administration **LEAUTIER**. Chef de bataillon **GREMILLET**, 58^e bataillon de chasseurs : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne. Exerce avec autorité et distinction le commandement de son bataillon.

Capitaine **TRIGELER**, 33^e d'infanterie coloniale : le 21 décembre, chargé d'enlever, avec son bataillon, un point d'appui puissamment fortifié, a préparé l'assaut par des reconnaissances périlleuses exécutées avec le plus grand sang-froid et l'a fait exécuter avec un élan admirable, malgré un feu violent de

plusieurs mitrailleuses. Est resté plusieurs heures sous un feu violent sans se laisser émouvoir par la possibilité d'être tourné sur les deux ailes.

Lieutenant-colonel LANDOUZY, 34^e d'infanterie coloniale : officier méritant, ayant de nombreuses campagnes. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle.

Chef de bataillon NOTON, 8^e d'infanterie coloniale : officier très ancien, a un nombre d'années plus que suffisant pour obtenir la croix d'officier en temps normal. A, d'autre part, montré depuis le début de la guerre de grandes qualités de bravoure et de sang-froid et s'est distingué dans tous les combats où le régiment a été engagé, particulièrement le 3 février.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Maréchal des logis LOYEZ, 17^e chasseurs : le 3 mars est allé chercher dans les conditions les plus dangereuses, le corps de son chef de peloton tué à quelques mètres des tranchées ennemies et est parvenu à le rapporter.

Sergent DEVAUCHELLE, 328^e d'infanterie : d'un courage et d'une activité remarquables, s'est particulièrement distingué au cours de l'attaque du 10 février dans une lutte de bombes et de pétards. Renversé plusieurs fois et ayant eu tous ses effets brûlés et déchiquetés, a continué la lutte jusqu'à ce que l'ennemi se soit retiré. Le 20 février, blessé et assommé par une bombe, a refusé d'être évacué. Est venu continuer la lutte aussitôt après avoir été pansé.

Caporal RAVIER, 5^e d'infanterie coloniale : revenant de transmettre un ordre, a rencontré un sergent gravement blessé, l'a pris sur son dos et porté sous les balles à 100 mètres en arrière, à l'abri. En rejoignant son poste a surpris une patrouille de trois Allemands, en a tué deux à coups de baïonnette, le troisième d'une balle. A lui-même eu la jambe traversée d'un coup de fusil.

Adjudant-chef CORDIER, 101^e d'infanterie : a magnifiquement enlevé sa section à l'assaut, malgré un très violent feu de l'infanterie ennemie. Parvenu dans une tranchée allemande et manquant d'explosifs, est revenu en chercher dans la tranchée française, est reparti en jeter sur les Allemands, accomplissant tous ces parcours à 30 mètres des mitrailleuses ennemies.

Sergent BARGHIONI, 104^e d'infanterie : très belle attitude à l'attaque prononcée contre la tranchée allemande dans la journée du 26 février. A franchi la barricade élevée dans un boyau reliant la tranchée française à la tranchée allemande. S'est avancé à quelques mètres de cette tranchée à la tête de ses hommes et ne s'est replié qu'après avoir été grièvement blessé.

Adjudant COULON, 102^e d'infanterie : le 25 février, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables. Blessé sur le parapet d'une tranchée allemande, n'a cessé d'encourager les hommes de sa section, frappant à coups de sabre les Allemands qui lançaient des grenades à main sur les assaillants.

Adjudant-chef GUILLEMIN, 101^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut de la tranchée ennemie sous un feu très meurtrier. A été grièvement blessé par un éclat d'obus.

Caporal BOUCHOU, 101^e d'infanterie : revenu au front depuis peu, ayant été blessé à la tête, le 16 septembre. Déjà cité pour sa brillante conduite le 22 août. Blessé grièvement le 26 février, n'est parti que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Soldat VANNIER, brancardier, 101^e d'infanterie : a fait preuve d'un dévouement et d'un courage héroïques. S'est dépensé pendant trois jours et trois nuits sans prendre de repos. Est allé à plusieurs reprises sous le feu de l'ennemi chercher des blessés restés entre les tranchées françaises et allemandes et les a ramenés. A fait en même temps l'identification de nombreux tués. A fait l'admiration du bataillon pour lequel il s'est ainsi dévoué. Était du service auxiliaire à la mobilisation et a demandé à partir.

Clairon BAUCHE, 103^e d'infanterie : soldat audacieux qui s'est fait remarquer le 22 août en opérant par deux fois un ravitaillement en munitions sous un feu particulièrement vio-

lent. A été blessé et est revenu sur le front avant complète guérison. A chargé à la baïonnette avec une vigueur admirable à l'assaut du 24 février.

Caporal CHAPUZY, 101^e d'infanterie : ayant eu son fusil brisé par une balle pendant l'assaut, est revenu dans les tranchées françaises en prendre un autre. Est reparti à l'assaut et a tué un Allemand à bout portant. Le matin du combat avait déjà retiré deux blessés français restés à 30 mètres des lignes allemandes.

Adjudant CORBEAU, 101^e d'infanterie : était sergent garde-magasin à la mobilisation, a demandé à partir sur le front. Blessé le 7 septembre est reparti à peine guéri. Le 26 février, a, dans un élan superbe, emmené sa section à l'assaut. Ses officiers ayant disparu, a rallié ses hommes et a résisté jusqu'à la dernière extrémité à une violente contre-attaque allemande.

Adjudant SADOUL, 102^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner l'exemple des plus belles qualités militaires. Au combat du 25 février s'est élancé courageusement à la tête de ses hommes et a réussi à occuper une position à courte distance de l'ennemi.

Adjudant BRUYÈRE, 102^e d'infanterie : a entraîné avec beaucoup d'entrain sa section à l'assaut des tranchées ennemies pendant les combats des 24 et 25 février et s'est avancé seul jusqu'aux réseaux de fil de fer ennemis pour les détruire.

Sergent VIELLETOILE, 40^e d'infanterie : depuis son arrivée sur le front le 20 septembre, a toujours montré l'exemple d'une grande énergie et d'un beau courage. Blessé le 10 février, au poste le plus dangereux du secteur, au moment où il essayait de repérer l'emplacement d'une mitrailleuse ennemie, a tenu le tir sur ce point était constant.

Caporal DUDON, 57^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, d'abord comme soldat. Brave au feu, a été nommé caporal pour sa belle conduite. A été blessé le 17 décembre 1914 dans la tranchée, blessure qui lui a fait perdre complètement l'œil droit ; blessures à la tête par éclats d'obus. Caporal particulièrement zélé et dévoué, avait beaucoup d'ascendant sur ses hommes.

Soldat BEGHI, 43^e d'infanterie : très crâne au feu, a été un bel exemple pour tous, depuis le début de la campagne. Très grièvement blessé, le 12 novembre, alors qu'il se rendait dans les tranchées.

Adjudant DAUJOU, 4^e tirailleurs indigènes : excellent sous-officier, intelligent et d'une grande bravoure. Grièvement blessé le 6 novembre.

Sergent LEGOUX, 4^e bataillon de chasseurs : a été, en toutes circonstances, un modèle de courage depuis le début des hostilités. Le 30 septembre, s'est signalé par son énergie en assurant la progression de ses chasseurs sous un feu violent d'artillerie. Grièvement blessé le 13 mars, tandis qu'il donnait l'exemple à ses chasseurs, il remportait lui-même sur le parapet de la tranchée des sacs à terre démolis par le feu continu d'une mitrailleuse ennemie.

Soldat ROBIN, 135^e d'infanterie : pendant la nuit obscure du 4 au 5 mars, sauta le premier dans un tronçon de tranchée allemande, tenu sous le feu de l'ennemi. Gravement blessé de trois blessures. Déjà blessé le 26 septembre. A donné de nombreuses preuves de courage et d'entrain.

Brigadier SAUBOUA, 5^e hussards : s'est distingué à plusieurs reprises par son sang-froid et sa bravoure, en particulier le 4 janvier, dans un poste d'écoute de tranchée de première ligne, où il a été très grièvement blessé par un éclat d'obus et n'a accepté d'être retiré des décombres produits par un feu intense d'artillerie lourde que lorsque toute menace d'attaque eût disparu.

Canonnière BOUILLY, 3^e d'artillerie lourde : le 29 septembre, s'est particulièrement distingué en continuant à remplir avec le plus grand sang-froid ses fonctions de pointeur, alors que sa batterie était en butte au tir réglé de deux batteries de gros calibre. Blessé grièvement par trois éclats d'obus et deux balles de shrapnell, a instamment demandé à revenir au front bien qu'incomplètement guéri et a repris son poste à la batterie.

Soldat MATHIEU, 1^{er} d'infanterie coloniale : brillante conduite au combat du 30 août, au cours duquel il a été grièvement blessé.

Soldat PLANCHE, 140^e d'infanterie : faisant volontairement partie de l'un des groupes chargés d'enlever la barricade ennemie, le 15 février, s'est porté l'un des premiers à l'attaque, et a été blessé en accomplissant la mission périlleuse qui lui avait été confiée.

Adjudant-chef COUPAYE, 31^e dragons : a remplacé à un poste d'observation très dangereux un cavalier de son peloton qui venait d'y être tué par un éclat d'obus. A été lui-même blessé gravement quelques minutes plus tard. Semble devoir rester privé de l'usage d'un membre.

Soldat JUDE, 232^e d'infanterie : le 21 octobre, s'est bravement élancé à la baïonnette à l'assaut des tranchées allemandes, malgré un feu meurtrier qui a fort éprouvé sa section ; a été atteint de deux blessures dont l'une a nécessité l'amputation de la jambe gauche et l'autre entraînera vraisemblablement la perte du bras droit.

Chasseur VIARDOT, 31^e bataillon de chasseurs : très brave chasseur, est allé sous le feu chercher un officier qui venait d'être blessé, l'a ramené dans nos lignes, l'a pansé et mis à l'abri, sous un feu violent.

Caporal DOUSSE, 3^e de marche de zouaves : a dirigé avec la plus grande ténacité le travail d'une galerie de mine qui a permis, le 3 février, de faire sauter un poste ennemi. Le 23 février, pris dans une formidable explosion de mine, s'est dégage, a occupé le premier sous le bombardement et la fusillade, le rebord de l'entonnoir et ouvert le feu sur les grenadiers ennemis. A reçu dix blessures par l'éclat d'une bombe et n'a cessé le feu qu'étant complètement épuisé.

Adjudant LYAUDET, 3^e zouaves de marche : blessé une première fois le 25 septembre, et revenu au front, a été chargé d'un travail très dangereux sous le feu rapproché de l'ennemi. S'en est acquitté avec une cranerie et un acharnement dignes d'éloges. Blessé pour la 2^e fois, le 21 février, au cours de ces travaux, a refusé de se laisser évacuer. A été à nouveau blessé d'un éclat d'obus à la tête, dans l'exécution du même travail, le 23 février et n'a consenti à se laisser évacuer que sur les instances formelles du médecin, après avoir donné à son équipe toutes indications nécessaires pour la continuation du travail.

Adjudant MAHIEU, 161^e d'infanterie : depuis le début de la campagne s'est fait remarquer par son intrépidité, son mépris du danger ; soldat réserviste au début de la campagne, a été nommé successivement caporal, sergent et adjudant. Le 7 mars s'est porté à l'attaque d'un poste allemand retranché, avec deux soldats qu'il a entraînés par son bel exemple ; a surpris le poste, a tué un ennemi d'un coup de revolver et bien que blessé par une grenade, a crié à son capitaine : « En avant ! En avant ! » permettant ainsi à sa compagnie de gagner du terrain. Est réputé au 161^e pour sa bravoure. A eu quatre citations.

Sergent WUILLEMET, 161^e d'infanterie : le 7 mars, ayant été blessé au visage par un éclat de pétard à l'attaque d'une tranchée ennemie, est allé se faire panser ; est revenu au combat en tête de sa section, a été blessé une seconde fois au visage, s'est de nouveau fait panser, est revenu au combat ; s'est élancé le premier par-dessus un barrage tenu par les Allemands, a été définitivement mis hors de combat par une balle qui lui a fracturé la jambe. Déjà blessé en septembre.

Sergent FOURVEL, 13^e bataillon alpin de chasseurs : s'est particulièrement distingué au cours de plusieurs reconnaissances périlleuses par son audace et son habileté ; à l'attaque d'un fortin ennemi, est entré le premier dans l'ouvrage en tête de ses éclaireurs ; au cours de deux violentes contre-attaques allemandes se trouvait constamment au-dessus de la tranchée pour surveiller les mouvements de l'ennemi et désigner les objectifs à ses chasseurs ; a abattu lui-même trois Allemands qui lançaient des grenades sur la mitrailleuse.

Sergent LAJUZAN, 3^e d'infanterie coloniale : blessé trois fois au cours des combats des 27 et 28 février, a donné un bel exemple d'énergie et de sang-froid en continuant à combattre avec ses hommes jusqu'au moment où il a été absolument à bout de forces.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.